PW
1644
V5

ÉLOGE

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

ÉLOGE

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

Qui n'a pas concouru pour le Prix de l'Institut;

PAR M. EMILE VINCENS,

Professeur à l'Académie de Gènes, et Membre de l'Académie du Gard.

DE L'IMPRIMERIE DE P. N. ROUGERON.

A PARIS,

CHEZ FANTIN, Libraire, Quai des Augustins, N.° 55.

1812.

LIBRARY
AUG 7 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

604871
28.3.55

AVERTISSEMENT.

Cet Éloge n'a pas paru au concours de l'Institut auquel il étoit destiné. Expédié de loin, il s'est égaré en route. L'accident n'est pas considérable. Indépendamment de tout autre défaut, son étendue l'eût fait rejetter. L'auteur, il est vrai, n'a pas su le faire plus court. L'Institut donnoit à peindre un philosophe, un moraliste, un écrivain original qui a examiné tout ce que l'antiquité avoit pensé avant lui, qui s'est livré à un grand nombre d'aperçus nouveaux, et dont la plume facile et brillante a répandu tant de beautés supérieures, qu'il faudroit citer les Essais tous entiers pour compléter son Éloge. Des traits saillans passés sous silence dans celui-ci, on en composeroit un autre non moins étendu. Ce que les ciseaux de l'auteur ont sacrifié, ce qui a passé dans les notes, n'appartenoit pas moins au texte que ce qu'on a conservé. Il en résulte encore un ouvrage peut-être plus long

que l'éloge de Descartes par Thomas; mais Descartes n'étoit pas écrivain, et il n'avoit pas pris part à des guerres civiles de religion.

Les auteurs couronnés par l'Institut nous ont appris qu'on pouvoit faire sur Montaigne d'excellens discours de peu de pages. Ils l'ont loué, et c'est bien ce qu'on leur demandoit; mais osons dire qu'ils l'ont peu fait connoître. Cependant si nous en croyons le rapport publié par l'Académie, tandis que tout ce qui se pique d'un peu d'instruction a lu quelques morceaux de Montaigne, peu de gens le lisent entier et le connoissent à fond. L'auteur de ce discours, ou, si l'on veut, de ce livre sur Montaigne, seroit content de son partage, si son écrit inspiroit aux lecteurs le goût de faire connoissance de plus près avec les Essais, connoissance qui est assurément très-bonne à faire et qu'on n'auroit pas cru si rare.

ÉLOGE
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

« J'emploierai tous mes soins
» A suivre les leçons de ta philosophie,
» A mépriser la mort en savourant la vie,
» A lire tes écrits pleins de grace et de sens,
» Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens. »

VOLTAIRE.

Il y a deux cent trente ans qu'un seigneur de château, qui avoit vu le monde, la guerre et la cour, retiré dans sa terre, au fond de sa province, essaya d'écrire ses pensées. Encouragé par le succès, livré aux inspirations de son singulier génie, ses Essais devinrent un livre, et ce livre fait encore nos délices.

L'entreprise de Montaigne étoit hardie et nouvelle. Les muses françaises sortoient à peine de l'enfance : ce même siècle avoit vu l'aurore des lettres. Les premiers précepteurs de la nation, appelés par François I.er, avoient été empruntés à l'Italie, et à peine il s'étoit formé en

France une génération de leurs élèves. Le savoir étoit encore la profession privilégiée d'une caste mystérieuse qui commerçoit dans une langue sacrée. Un gentil-homme écrivant un livre, étonnoit l'école jalouse et la noblesse ignorante ; et tout-à-coup Montaigne s'avoue philosophe sans cesser d'être homme du monde. Il écrit en français, dans cette langue incertaine, incorrecte, et à peine de grossière devenue naïve à mesure que les mœurs avoient acquis quelque élégance. La morale et la vérité parlent pour la première fois un langage que tout le monde entend. Les plus sérieuses pensées se mêlent aux entretiens les plus enjoués de la cour et de la ville : l'imagination brillante de Montaigne rend la sévère raison gracieuse aux femmes même, et les esprits légers s'étonnent de trouver des charmes dans des instructions solides.

Vous demandez, Messieurs, l'éloge de Montaigne. Il est tout entier dans ce livre où il s'est peint et jugé lui-même avec tant de vérité, de franchise et de grace. Il n'y a point d'autres matériaux pour cet éloge. Son histoire, son caractère, sa philosophie, son talent, non seulement tout s'y découvre, mais il y a tout mis à dessein. Qui osera peindre Montaigne après lui-même ? Lui décernerons-nous un panégyrique oratoire ? Il nous renverroit à Sparte, où l'on condamnoit

aux verges ceux qui faisoient profession d'une *réthorique piperesse et mensongère ;* affecterons-nous le *parler simple et naïf qu'il aime, son style privé et d'une forme sienne ?* Et qui sera assez malheureusement téméraire pour tenter d'imiter ce qui est inimitable ? C'est cette grace facile dont parle Horace. Chacun y croit atteindre, la cherche et s'y lasse en vain.

Vous vaincrez ces difficultés, jeunes orateurs accoutumés aux palmes de cette lice. Votre talent flexible se transforme pour chaque sujet. Vous dérobez à vos modèles ces couleurs que votre goût sait se rendre propres. Ah ! c'est à la jeunesse de se passionner au charme entraînant du style de Montaigne, à la prodigieuse variété de son génie. Elle doit goûter ces expressions hardies et riches, cet heureux emploi de l'allusion que lui fournit sans cesse et que l'antiquité a laissé de plus piquant, ces exemples pris de lui-même, contés avec une franchise spirituelle et que l'on sent si applicables et si vrais, ces conseils, non d'un solitaire fâcheux, mais d'un homme du monde qui aime la grace et la beauté, qui tient école de politesse française, qui promet à la jeunesse l'indulgence de Socrate pour Alcibiade, et quelquefois la réclame pour lui-même : voilà ce qui doit faire des Essais le livre favori des jeunes gens. Mais qu'en approchant

de la vieillesse, nous les trouvons encore mieux faits pour nous ! Le doute à la place de la décision, ce doute qui renverse les préjugés, mais qui ramène pour ainsi dire à croire, parce qu'il nous détourne de la témérité de nier comme de l'orgueil d'affirmer; la modération en tout, ces aveux d'un homme qui a tout essayé, et qui témoigne de la vanité de toutes choses, l'avis de nous renfermer en nous-mêmes (et si cette leçon paroît conduire à l'égoïsme, elle n'est que trop propre à notre âge), la mort conduite doucement sous nos yeux, la mort, cette nécessité à laquelle les Essais nous accoutument sans effort comme les vers du bon Horace; enfin cette connoissance profonde des moindres replis du cœur humain, si chère à ceux qui ont vécu, parce qu'ils aiment à retrouver dans un sage les découvertes trop long-temps négligées de leur expérience : tous ces dons, tous ces mérites du philosophe sont le patrimoine et le charme de notre vieillesse.

Etudions ce portrait d'après nature fait sur le plus aimable des modèles. Epions au milieu d'un siècle de troubles et de périls la trace de son naturel et l'emploi de sa philosophie. Assez souvent, en relisant les Essais, nous nous sommes abandonnés avec Montaigne comme on se promène avec un ami sûr qu'on interroge, et dont on n'oseroit interrompre dans ses écarts les dis-

cours toujours profitables. Mais aujourd'hui défendons-nous de cet abandon ; et, ramenant nos idées, cherchons dans ce même livre Montaigne écrivain et philosophe spéculatif, et Montaigne philosophe pratique, le plus sage, le plus utile et le plus conséquent des moralistes.

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous demandons avant tout quel étoit Montaigne, son caractère n'exigera aucune étude pour se découvrir à nos yeux. Il nous frappe aussitôt que nous faisons connoissance avec son livre, ou, ce qui est la même chose, avec lui-même. Cette force de conception et de pensée qu'on nomme le génie, et au même degré un abandon sans réserve aux impulsions de la nature, voilà d'abord ce que nous reconnoissons en lui, rare assemblage de dons précieux que personne peut-être ne posséda jamais si bien assortis.

Si le génie est un don extraordinaire, son développement appartient aux circonstances favorables au milieu desquelles il fut placé par le hasard. A la naissance de Michel de Montaigne (l'an 1533), l'Amérique étoit découverte depuis quarante ans ; l'imprimerie depuis soixante. La restauration des lettres en France datoit de peu

d'années ; le Collège Royal, qui en fut le premier monument, s'ouvrit pendant son adolescence. Depuis quinze ans seulement Luther établissoit sa réforme. Montaigne avoit dix ans quand les premières semences du calvinisme se répandirent dans le royaume. Il étoit dans la première fleur de la jeunesse, quand les conjurés d'Amboise et les Guise, sous des prétextes sacrés, donnèrent le signal des trente-quatre années de guerres civiles, auxquelles notre grand Henri imposa la fin, et dont Montaigne ne vit pas le terme. Voilà les grands événemens qui saisirent ses premiers regards, ou qui l'accompagnèrent dans sa carrière. Peu d'époques sans doute ont été aussi propres à secouer l'esprit humain et à réveiller le génie.

Mais si cette facilité gracieuse qu'on appelle l'abandon est aussi un don de la nature, quelles circonstances fortunées, quelles prévoyantes mains la développèrent chez Montaigne ? C'est à l'amour paternel comme à un heureux instinct qu'il fut donné de deviner le génie extraordinaire dont cet enfant seroit doué, et la culture non moins singulière qui lui étoit convenable. Un excellent père, s'élevant dans sa simplicité au dessus des préjugés de son siècle, eut le bonheur de ne vouloir que la nature pour guide dans la première éducation de son fils. L'amour, l'in-

dulgence, le respect pour la liberté dans laquelle le corps et l'esprit aiment à croître, entourèrent le berceau de Montaigne. A ces premières impressions remontent les germes de la modération, de la douceur, des sentimens affectueux, du naturel abandon qui pour toujours s'allièrent à son génie. Peindrai-je les soins inouïs de ce tendre père qui réveilloit son enfant par des sons harmonieux, pour éloigner de lui les impressions violentes et subites? Lui-même élevé sans lettres, mais frappé de l'éclat naissant des études, il recherche les premiers érudits du siècle pour en faire les instituteurs de son fils. Il conçoit et exécute le dessein de lui épargner l'étude des langues savantes. Il ne lui fait enseigner le latin qu'en entourant son enfance de serviteurs qui ne lui parlent jamais d'autre langage. Le père et la mère apprennent eux-mêmes les mots étrangers de cette langue, pour que leur fils n'en entende pas d'autre dans leur bouche : ce fut la première qui frappa ses oreilles et qu'il balbutia; et pour lui, de proche en proche, les villages Gascons resssucitèrent à leur manière la langue du Forum et du Capitole.

C'est de bonne heure qu'une éducation si indulgente et si naturelle dans un sujet doué de dispositions heureuses, devoit développer l'indépendance d'esprit et de pensées pour laquelle

il étoit né. Elle devoit lui rendre difficile de captiver son imagination sous les règles étroites d'une institution commune. A six ans Montaigne fut envoyé au collége de Bordeaux : à quarante il déplore encore le temps qu'il y perdit. Vainement il eut pour maîtres les Grouchy, les Guerente et l'illustre Muret. Vainement, en faveur de sa première éducation domestique, on modifia pour lui quelques règles de l'usage des colléges ; *c'étoit toujours collége*, nous dit-il. Tandis qu'il nourrissoit, suivant son propre témoignage, des imaginations hardies, que son esprit *primesautier* se saisissoit de conceptions au dessus de son âge, il repoussoit le fardeau de la tâche imposée. Cette disposition d'esprit eût pu le rendre indocile et opiniâtre ; son facile caractère voila seulement sa répugnance sous des apparences paresseuses. Nonchalant aux leçons prescrites, dès huit ans il déroboit Ovide, Térence, Plaute, les poètes italiens. Son délassement étoit de les dévorer en silence. Un précepteur *homme d'entendement sut dextrement conniver à cette débauche*. Virgile même fut lu avec l'avidité d'un plaisir défendu. Telle étoit au collége la *paresse* de Montaigne : et celle dont il s'accusa toute sa vie fut encore l'amour de sa liberté, de ses pensées et de ses livres.

Sorti des écoles à treize ans, on le destina

d'abord à la magistrature; mais bientôt ce caractère, fruit de la liberté de sa première éducation, lui rendit insupportable l'embarras d'une charge au parlement de Bordeaux dont on s'étoit hâté de le revêtir. Ici la rectitude de son génie concouroit avec l'amour de son indépendance. Il ne pouvoit s'accommoder d'une profession achetée. Il répugnoit à chercher la législation des Français dans des lois antiques et étrangères, compilées pour les Romains du Bas-Empire, et passées au hasard de peuple en peuple. Il avoit en aversion leurs indigestes commentaires; son esprit droit se perdoit dans la confusion des lois locales : il ne pouvoit comprendre une justice que le trajet d'une rivière fait injustice, une vérité que ces montagnes bornent et qui est mensonge au-delà. Sur-tout il ne pouvoit supporter la barbarie des lois criminelles : il détestoit l'usage affreux et inconséquent de la torture. Il quitta le parlement. « Si on vouloit me donner » la charge des plaids et du palais, dit-il bien- » tôt après, je répondrois que je n'y entends » rien » (1).

Son choix le porta à la profession des armes. Marié à trente-trois ans, ses nouveaux devoirs, bientôt la mort de son père, et sur-tout son caractère penseur, libre et pacifique, le ramenèrent en Gascogne dans son château. Il avoit

alors quarante ans, et j'aime à remarquer que ce fut vers le temps de la Saint-Barthélemi qu'il fit sa retraite, libre de tout lien, étranger aux partis et désabusé de toute vue ambitieuse. Là il ne connut plus d'autre dépendance que celle d'un sujet attaché à ses rois d'une affection simplement civile, *ni ému, ni dému* par aucun intérêt privé. Il rendit grace aux lois qui lui avoient donné un maître et choisi un parti, prêt à lui rendre loyalement le service qu'exigeoit sa profession militaire, mais décidé à n'engager jamais sa liberté plus avant.

Le goût des voyages naquit en lui de son indépendance, de son loisir et de sa passion pour l'étude. Tantôt les orages d'une province en alarme menaçoient à la fois de déranger le cours de ses paisibles recherches, et de mettre à l'épreuve sa sagesse et sa modération. Tantôt cette aimable paresse d'un esprit actif qui craint d'être détourné de ses hautes pensées, le porte à se dérober au fardeau des détails domestiques, que, présent, il auroit honte de négliger. Tantôt enfin, ayant étudié l'homme en lui-même, il pense à vérifier ses observations sur les hommes d'un autre ciel. Souvent Paris l'attire; quand il voudroit fuir cette patrie malheureuse, il est encore Français par cette grande cité, « grande » en peuple, grande par la félicité de son

» assiette, mais sur-tout grande et incompara-
» ble en variété et diversité de commodités, la
» gloire de la France et l'un des plus beaux
» ornemens du monde ». O vous, amis de cette éminente capitale, témoins d'une époque funeste où elle fut sanglante et malheureuse, écoutez ce que lui auguroit Montaigne. « Dieu en chasse
» loin nos divisions! je l'avise que de tous les par-
» tis le pire sera celui qui la mettra en discorde,
» et je ne crains pour elle qu'elle-même». A son tour, une autre patrie attire les regards curieux de celui qui *avoit su le Capitole et le Tybre avant le Louvre et la Seine,* et qui connoissoit mieux les *conditions et fortunes* des Metellus et des Scipions, que d'aucun de ses contemporains. L'Italie, terre classique, reçoit son hommage. La ville des sept collines, la ville immortelle, il ne peut se lasser de la voir et de la révérer. Il s'y figure errantes autour de lui ces ombres illustres qui semblent encore habiter leurs palais et leurs temples. Rome moderne impose à son respect : métropole des nations chrétiennes, dont la ruine même est glorieuse, et qui retient au tombeau des marques et une image d'Empire. Qui refusera de partager son enthousiasme? qui ne voudra qu'il fasse gloire du titre de *citoyen romain* dont le décorèrent les successeurs du Peuple-Roi? qui doutera que

Caton et les plus sévères censeurs ne lui eussent donné leur suffrage et ne l'eussent maintenu sur la liste des citoyens comme le poète Archias ?

Dans ses voyages marchent avec lui le génie qui voit, qui pénètre, qui juge ; et l'abandon qui rend par-tout aimable, qui, cherchant toujours et démêlant par-tout la nature, fait connoissance avec les préjugés du monde sans les prendre et sans s'en offenser. Il n'est pas de ces voyageurs indiscrets qui traversent un pays pour se vanter de l'avoir parcouru ; qui, avant de venir fatiguer leurs compatriotes de la louange des nations étrangères, ont fatigué les étrangers par l'inepte critique de tout ce qui n'est pas Français. Montaigne ne voyage pas pour trouver tout barbare chez nos voisins, et tout vulgaire chez nous à son retour ; pour être servi à la française en Italie ; pour trouver des Gascons en Sicile, il en a laissé, dit-il, assez au logis. Riche d'observations, il retourne enfin, il revoit son château avec délices ; c'est là que doucement adonné au triple commerce des hommes d'esprit, des belles et honnêtes femmes et sur-tout des livres, pour prix de ces divers entretiens et de celui qu'il soutient avec lui-même, le soin d'écrire les Essais occupe ses plus doux loisirs (2).

Les Essais ? qu'est-ce que ce livre original ?

un recueil ? un traité ? demandez-le à lui-même. « Je suis moins faiseur de livres que de toute au- » tre besogne, » nous dit-il dans son langage familier. A l'abri de cette protestation, il écrit et se livre, et ne disserte jamais en forme sur la matière qui s'est présentée. Il ne voit, dit-il, *le tout de rien.* Il laisse aller ses pensées ; elles ne sont ni détachées, ni assujetties à l'ordre régulier d'un traité complet. Il procède *sans définitions, sans divisions, sans conclusion.* Si son esprit ne va librement, *il ne va rien qui vaille ; et son aller n'est pas naturel s'il n'est à pleines voiles.* C'est dans ces termes qu'il nous rend compte de sa manière et de son but.

Avec la même originalité il fait les honneurs de son langage. Il ne sait ce que c'est qu'*ablatif et conjonctif.* Il écrit dans une province ignorante : fait à Paris, son livre eût été moitié plus français, mais il auroit été moins sien de la moitié.

Quoi qu'il en soit de ces excuses modestes, si la langue de Montaigne n'est pas exactement la nôtre, elle étoit assez expressive entre ses mains, elle n'a pas assez changé pour que ses beautés soient perdues. La principale différence après tout sera dans quelques désinences qui ont varié, et qu'il est facile de rajeunir en

lisant ; quelques particules, quelques tropes empruntés du latin et que l'usage moderne a laissé perdre. Si dans le choix des termes, dans la singularité des tours, nous sentons quelquefois l'*étrangeté*, loin qu'elle nous choque, nous la trouvons d'accord avec le génie hardi de l'écrivain et avec l'abandon volontaire qu'il nous annonce. Son langage est vieux et n'a rien de barbare : son harmonie soutenue atteste, dans son aisance et dans son incorrection même, qu'il est travaillé et poli.

Mais qu'étoit alors cette langue française ? Le nombre prodigieux de mots qu'à cette époque elle reçut de l'italien et qui nous restent, montre seul à quel point elle étoit pauvre dans ses commencemens. Proprement elle n'existoit pas ; et si l'on peut parler ainsi, Montaigne écrivant la faisoit à mesure. Nous qui la possédons formée depuis trois siècles, nous ne réfléchissons pas assez sur le mérite des écrivains originaux qui, les premiers, la plièrent à leurs pensées. Chez eux tout étoit nouveau, tout étoit hasardé sous leur plume. Il seroit curieux de rechercher quelle création ils exercèrent sur les élémens grossiers que le langage vulgaire leur fournissoit, à quelle source ils puisèrent de nouveaux mots, de nouveaux tours, dérivation

des

des langues mortes, recours aux langues voisines, choix et emploi des expressions métaphoriques (3).

Montaigne compare les formes du langage *aux herbes* qui s'amendent et se fortifient en se transplantant. Cette comparaison est également juste, s'il s'agit des emprunts d'un idiome à l'autre, ou du passage des mots du sens propre au sens figuré. Mille expressions aujourd'hui absolues ont été dans leur nouveauté des figures brillantes et applaudies. C'est la source de la richesse des langues. Les locutions heureuses demeurent, quand elles ont cessé de compter pour figurées. Montaigne (et ce passage est lui-même remarquable par la richesse des expressions), voit mêlées dans le langage commun d'excellentes figures qui, par l'usage et la fréquence, *flétrissent* déjà de vieillesse, et dont un *maniment vulgaire a terni la couleur*. Il indique les ressources de la langue pour s'enrichir de nouvelles métaphores. Les délassemens favoris de la noblesse de son temps, la guerre et la chasse suffiroient à son gré pour en fournir; et certes, de nos jours, le jeu et les affaires nous en ont donné de moins nobles. Le talent de semer ces richesses, il l'appelle invention. C'est le maniment des bons esprits

qui donne du prix à la langue, plus en la ployant, dit-il, qu'en innovant. Ils ne lui apportent pas de nouveaux mots; ils enrichissent et *enfoncent* la signification de ceux qu'elle possède. S'ils lui apprennent des mouvemens inaccoutumés, c'est *prudemment et ingénieusement.* Mais, qui le penseroit? dans cette première génération d'écrivains, cette langue assez *riche d'étoffe, mais un peu pauvre de façon,* souffroit déjà le caprice des novateurs. On voyoit la foule des auteurs, déjà trop dédaigneux pour suivre la route commune, se perdre faute d'invention et de discrétion : on ne trouvoit chez eux qu'une misérable affectation de singularité. Ainsi la nouveauté de la langue, les causes extérieures qui influoient sur ses acquisitions journalières, et déjà la manie de la corrompre, concouroient ensemble pour empêcher qu'elle ne se fixât. Montaigne s'aperçoit que le langage qu'il parle *s'écoule tous les jours de ses mains.* Depuis qu'il est né, il l'a vu s'altérer *de plus de la moitié.* Il n'ose promettre que sa forme actuelle dure plus de cinquante ans. On disoit de son temps que le français avoit atteint sa perfection; il répond qu'*autant en dit du sien chaque siècle;* mais que c'est aux bons esprits à le *clouer à eux;* et que la langue *ira son crédit* suivant

la fortune de notre Etat : réflexion judicieuse et pressentiment de bon augure en faveur de ce langage qui marche à l'universalité.

Je ne sais à quel point l'imagination de Montaigne auroit pu se plier sous la règle qu'il eût trouvée établie. Mais que son génie étoit heureusement placé au temps des créateurs de notre langue ! Qu'examinerai-je de préférence, la liste des mots et des tours qu'il mit le premier en crédit et qui nous restent ; ou celle, non moins riche, de ses expressions heureuses que nous avons laissé perdre (4) ? Ses créations sont faciles à reconnoître. Nous avons entendu quelles idées saines il se faisoit de l'influence des bons esprits sur le langage. Nous connoissons son humeur hardie ; nous lisons ses pages brillantes, nous les comparons aux écrits de ses contemporains, à la simplesse du traducteur de Plutarque. Pouvons-nous douter qu'il n'ait influé sur la langue par l'art aussi-bien que par le génie ?

Nous trouverons dans son livre des expressions qui ne seroient plus admises. Sans doute quand les anciens auteurs s'efforçoient d'enrichir la langue, ils pensoient lui fournir des mots tous assez nobles. Si quelque usage vulgaire, quelque idée accessoire, depuis eux, en a dégradé certains, notre goût difficile ne doit pas en faire un

crime aux écrivains qui les employèrent. D'ailleurs les poètes avoient écrit les premiers, et d'abord sur des matières badines. On n'avoit pas distingué deux styles ; et les mots, dans les Psaumes de Marot, n'étoient pas plus recherchés que dans ses Ballades. Les premiers prosateurs sentirent bien plus d'une fois, en traitant les sujets sérieux, le français *languir et fléchir sous eux*, et le latin se présenter de lui-même à leur secours : excuse naturelle de leurs latinismes. Mais en parlant leur langue, ils ne se hâtèrent pas d'en proscrire la moitié sous prétexte de bassesse. Amyot translata naïvement Plutarque, et Montaigne, qui vouloit être lu par les gens du monde, ne dédaigna pas leur ton familier. Son enjouement naturel, le juste soin de se conformer au goût du public, un reste de la simplicité de nos pères, le penchant marqué de la nation pour la légèreté, même dans les choses sérieuses, mêlèrent dans les Essais des expressions familières, et sur-tout y répandirent une teinte de jovialité qui en fait un des principaux agrémens (5). Elle étoit assortie à l'esprit de l'auteur ; son génie aimable sut la répandre sur ses plus graves matières. Je ne sais si je me trompe ; mais ne vois-je pas Rousseau imiter à dessein la familiarité de Montaigne, comme il lui doit tant d'autres traits ? L'un mêle gaîment ses sail-

lies à la raison ; l'autre veut faire de même ; mais son austérité l'emporte, et ses saillies sont l'ironie la plus amère. Montaigne ne dédaigne pas une expression populaire qui se présente sous sa plume. Souvent Rousseau recherche et encadre dans sa phrase éloquente une locution triviale, la fait remarquer au lecteur, et se glorifie de braver les préjugés de la délicatesse.

Il est une autre délicatesse plus juste qui écarte aujourd'hui de la société polie un autre ordre d'expressions autrefois admises sans difficulté. Les bornes dans lesquelles le goût resserre la faculté de dire, ces limites entre la grossièreté et la décence, ont subi dans chaque siècle de telles variations, que l'on ne peut sans injustice mesurer la franchise d'un autre temps sur l'étroite règle du nôtre. Ouvrez un ancien au hasard, et voyez s'il a la parole chaste. Les historiens, même Tacite ; les philosophes, Plutarque à la tête, ont leurs passages scabreux. Je ne parle pas des poètes ; Horace se joue des expressions et des images au milieu des plus philosophiques écrits. Nous lisons dans nos vieux Français des tableaux de mœurs grossières peints avec une embarrassante fidélité. Les plus dissolus conteurs d'Italie, gens au reste vénérables, théologiens et religieux, fournissent chez nous à une jeune reine des récits dont

sa grace naïve et son expression marotique ne voilent pas la difficulté. Au temps de Montaigne, un évêque aimable publie des vers libertins où l'amour est sans voile : un père de la Réforme présente d'une main des cantiques sacrés, et de l'autre des poésies licencieuses que, déjà vieux, il avoue sous le nom de délassemens de la jeunesse. Reygnier imite Juvénal dans la peinture crue des mœurs les moins délicates. Boileau, en le blâmant le copie ; il a besoin d'être averti pour effacer des expressions dont seulement alors la décence commence à rougir. Non que par ces exemples je veuille excuser la licence antique ; mais j'oserai en conclure que notre modestie fondée en raison et en morale est, jusqu'à un certain point, conventionnelle ; que dans chaque siècle le ton des livres constate le ton du monde dont les auteurs ne sont pas tenus de s'écarter ; et que si Marguerite, Beze, du Bellay, Marot, Montaigne, s'exprimèrent dans une langue qui nous paroît cynique, ils n'écrivirent que ce que l'usage du temps autorisoit à dire aux dames et à la Cour.

D'une extrême liberté en tout genre, du mélange de traits sublimes et familiers, de la verve et de la profondeur, en un mot du naturel et du génie qui sont par-tout le caractère de Montaigne, que résulte-t-il sous sa plume ? Une élo-

quence aussi entraînante que variée. Ne cherchons pas à quelle ligne son imagination lui a fourni un mot heureux, un trait saillant ; c'est par-tout qu'elle anime et colore son style : il étincelle. Ce n'est pas chaque expression qui brille, ce sont des tableaux entiers. Voyez la peinture de cet érudit qui, pâle, défait et accablé de fatigue, sort après minuit de l'étude, content d'apprendre à la postérité la mesure des vers de Plaute ou la vraie orthographe d'un mot latin. La Bruyère a-t-il un portrait plus piquant que celui de Montaigne lui-même, devenu riche et inclinant à l'avarice, faisant un secret de son trésor ; *lui qui ose tant dire de lui*, ne parlant de son argent qu'*en mensonge ;* trouvant tout bien compté qu'il y a bien plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir, peinture charmante que notre bon La Fontaine s'est appropriée? Mais parmi tous les tableaux tracés par Montaigne, je reviens sans cesse à celui de l'accident imprévu qui mit sa vie en péril et qui le priva si long-temps de sa connoissance. Quel récit admirable et attachant ! Comme il peint le souvenir confus de ce qui lui restoit de sensations pendant que sa pensée étoit interrompue ! ce calme, ce sommeil des esprits dont un degré de plus eût été la mort sans retour ! cet anéantissement où il se laissoit couler *si*

doucement, d'une façon si molle et si aisée ; enfin ce moment où sa mémoire vint *à s'entr'ouvrir !....* Je ne sais si l'intérêt du sujet me fait illusion sur la perfection de ce morceau ; mais vainement j'en chercherois un qui satisfît mieux mon cœur et mon esprit tout ensemble.

Est-il vrai que ces beautés supérieures soient prodiguées sans ordre, et que Montaigne, comme le sculpteur d'Horace, heureux dans les détails, manque de l'art d'en faire un tout régulier ? Quel est sa manière de traiter ses sujets, et quel est précisément le désordre qu'on lui reproche ?

J'avoue qu'en lisant les Essais, il me souvient quelquefois par réflexion que ce dont ils m'entretiennent n'appartient plus au sujet dont ils me parloient d'abord. Mais comment, à quel point l'avons-nous perdu de vue ? S'il m'y fait rentrer, je m'en aperçois ; je vois la chaîne se rattacher, mais je ne l'avois pas sentie rompre. Averti par ce retour au premier objet, il m'est fréquemment arrivé de retourner sur mes pas, et le plus souvent ce n'a pas été sans peine que j'ai reconnu la place d'où l'écrivain, se laissant aller à une digression, m'a entraîné avec lui. La pente étoit douce, le chemin étoit beau et ne sembloit pas se détourner. J'ai toujours fait un voyage agréable, si je ne suis pas arrivé précisément où je tendois, et je n'en suis pas si

éloigné après tout que facilement on ne m'y ramène. Ce n'est pas par impuissance de les conduire que l'auteur laisse aller son style et son esprit *vagabondant de compagnie*. Montaigne, qui prend de la fortune le premier argument qu'elle lui présente, ne croit pas devoir à sa matière plus de contrainte qu'il n'en impose à sa réflexion, indifférent sur l'ordre, l'occasion et la place des grandes pensées dont il est plein. Il s'égare, mais plutôt par *licence que par mégarde;* c'est lui-même qui nous en avertit. Sa paresse s'en prend à la nôtre. *C'est le lecteur indiligent,* dit-il, *qui perd le sujet et non pas moi; il en restera toujours en un coin quelque mot qui ne laissera pas de suffire* (6). Prétend-il écrire après tout des traités méthodiques où le lecteur doive sans cesse marcher d'un pas ferme du connu à l'inconnu? Dans la lice, il faut courir vers le but sans perdre haleine; dans les jardins de l'Académie, on aime à se promener en liberté. Montaigne n'a rien qui le presse, rien à démontrer rigoureusement. Il peint l'homme, et où que son pinceau touche, c'est toujours avancer l'ouvrage. Par où qu'il commence, les matières se tiennent, les pensées se présentent en foule et s'enchaînent l'une à l'autre. Et comment se complairoit-il au désordre? Il nous dit bien qu'il parle au papier comme

au premier venu. On sent que les Essais sont une conversation familière avec le lecteur. Mais lui, qui du *converser* a fait un art dont il traite les principes avec autant de sagacité que de grace, c'est l'ordre qu'il exige des interlocuteurs : il se plaint que dire *ordonnément et prudemment* si peu de personnes le puissent, et que tous les jours ceux qui discutent perdent le principal et *s'écartent* dans la foule des incidens. Sans doute il n'a pas voulu faire de même, il n'a pas cru se perdre en suivant d'illustres guides. Ce sont les anciens qui lui ont inspiré d'écrire sur la philosophie et sur la morale, et ils lui ont appris à le faire avec aisance et familiarité. Platon et Xénophon lui ont donné l'exemple de se relâcher souvent à une façon *tempérée et populaire* de traiter ses sujets. Il voit les dialogues de ce divin Platon *mi-partis d'une fantastique bigarrure.* Plutarque oublie son *thême* et sur-tout son titre ; le sujet de son argument ne se trouve que par incident tout étouffé en matière étrangère ; et Montaigne, transporté de leurs beautés libres, dit à la louange de ses modèles ce que nous disons de lui pour l'excuser.

Je les ai nommés, ces maîtres de Montaigne. Je m'arrête avec une admiration mêlée de plaisir à penser aux jouissances sans nombre qu'il a goûtées dans l'étude des anciens ; que dis-je !

dans leur fréquentation assidue. La liberté de son esprit soumet à l'examen les opinions de leurs philosophes ; mais leur style plein, leurs expressions énergiques et profondes, leur beau naturel le transportent. Il s'écrie qu'écrire ainsi ce n'est pas bien dire, c'est bien penser. Et n'est-il pas admirable que dans ce premier siècle des lettres en France, où les écrits des anciens sembloient devoir être la pâture d'une érudition avide et sans choix, Montaigne seul, en nous étonnant par l'immensité de sa littérature, apprécie ces beaux restes avec tant de goût et de discernement ? Juge délicat du style, il a connu ce qu'après lui Corneille ne connoissoit pas encore. Il a senti sans illusion les défauts brillans du siècle qui a suivi celui d'Auguste ; il se garde bien de comparer la Pharsale à l'Enéïde : Virgile n'a point d'égal à ses yeux. Je ne suis pas surpris qu'il place aux premiers rangs Horace, dont la philosophie ressemble à la sienne ; mais qui n'aime à le voir si sensible à l'élégante pureté de Térence ?

Le voyez-vous, ce philosophe, et qui plus est, ce prosateur éloquent ? Le voyez-vous enthousiasmé de la poésie ? Ce n'étoit donc pas encore le temps où le nombre travaillé d'une prose arrondie devoit être jaloux de la cadence poétique ! où de froids dissertateurs, insensibles

aux beautés harmonieuses, devoient affecter de demander ce que prouvent les vers de Racine! où l'on se ligue contre les vers par faction et par impuissance! C'étoit plutôt le temps où, se complaisant dans un art nouveau, les versificateurs se croyoient poètes. Mais Montaigne est trop éclairé pour s'y méprendre. Pour lui *la bonne rime ne fait pas le bon poëme.* Si les *inventions y rient*, si l'imagination, l'esprit et le jugement y ont bien *fait leur office*, voilà le poète, dit-il. Telles sont les idées saines qu'il a recueillies, non de son siècle, mais des modèles antiques qui remplissent son esprit et sa mémoire, et dont nous retrouvons les traits semés à chaque page de ses écrits.

Je ne parle pas de ces citations multipliées passées de la marge de son livre au milieu du texte, qui n'y tiennent en rien, et que le lecteur ne doit pas s'obstiner à y mêler en lisant. Lui-même il tourne en ridicule la facile érudition de ceux qui, *pour piper le monde*, font parade de lambeaux dérobés, comme il rit de la pédanterie (7) de ceux qui lui reprochent l'inexactitude de quelques passages rapportés de mémoire. Pour peindre l'homme, leur dit-il, tout sert jusqu'aux traits fabuleux tels que nous les employons au théâtre. « Advenu ou » non advenu, à Rome ou à Paris, à Pierre

» ou à Jean, c'est toujours un tour de l'hu-
» maine capacité ». Mais il sait que cette excuse n'est bonne que pour les gens raisonnables, et que les pédans lui répondront toujours: « Vous avez pris un Scipion pour l'autre; que » peut-il vous rester de bon à dire? » Certes, sa littérature n'est pas un vain étalage. Il fait bien un autre usage des richesses de l'antiquité. Les possédant toutes, elles sont vraiment siennes. On ne sauroit, il ne peut lui-même distinguer ce qui est à lui de ce qu'il a acquis. Elle n'est plus à Cléanthes, elle n'est plus à Plutarque, cette comparaison fameuse de la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, à la sentence pressée au pied nombreux de la poésie. L'invention, dit-il, est toujours à lui : les raisons, les comparaisons, il les transplante ; et il demande qu'on juge s'il a bien su les choisir, les manier et les confondre avec les siennes. Pour tenir en frein la témérité des censeurs, il aime à cacher la source de ses emprunts. Tout le monde connoît cette saillie dont il faut que nos hypercritiques se souviennent : « Je veux qu'ils donnent une na-
» zarde à Sénèque sur mon nez, et qu'ils s'é-
» chaudent à injurier Plutarque en moi ».

Plutarque, Sénèque, c'étoient ses auteurs de prédilection, l'un dès l'enfance, l'autre depuis

qu'Amyot *l'avoit fait Français.* Mais en s'accommodant de la philosophie du Romain, il blâme son affectation, son penchant à l'enflure, cette subtilité qui, si la pointe n'est pas aux choses, la lui fait chercher aux paroles, enfin sa prétention d'éblouir en faisant briller toutes les facettes de l'objet qu'il tient entre les mains. L'*inculcation* déplaît à Montaigne *aux choses mêmes les plus utiles.* Si les premiers Essais *accusant*, comme il dit, l'auteur qu'il venoit de lire, on y trouve quelques pensées affectées, quelques abus de mots, quelque ombre de déclamation, il confesse ces fautes, et à mesure qu'il avance il se défend mieux du penchant à imiter le style de Sénèque. Averti par cette expérience, quand il écrit il s'éloigne des livres, de peur qu'ils ne corrompent sa forme naturelle. Mais il peut malaisément se défaire de Plutarque, auteur si universel et si plein, que, quelque sujet qu'on prenne, il vous tend une main libérale de richesses et d'embellissemens. Montaigne lui doit beaucoup sans doute. Les *Vies* sont un trésor de faits et de réflexions judicieuses : il y puise, mais comme celui qui recueille des diamans pour les assortir, les façonner et les faire briller. Les Œuvres morales (8) sont pleines de sens; mais on voit qu'un excellent esprit les a écrites dans un

siècle où le goût étoit épuisé ou lassé, sous l'influence marquée d'une religion absurde, d'une philosophie confuse, fondée sur une métaphysique imaginaire et sur une physique erronée. Mais chez Montaigne, c'est le génie dans toute sa liberté qui met en œuvre ce qu'il dérobe aux anciens. Qu'il crée ou qu'il emprunte, tout ce qu'il invente ou façonne est original; la pensée comme l'expression portent l'empreinte ineffaçable de son caractère et de son naturel. Enfin vous trouverez l'antiquité toute entière dans ses écrits, mais elle y est à sa place; ainsi que des marbres précieux recueillis des ruines antiques seroient employés à la construction d'un monument moderne, non comme de vaines curiosités, mais comme des matériaux aussi solides qu'imposans.

La parfaite connoissance des écrits des anciens sages, la liberté du jugement, la vivacité de l'imagination, la chaleur entraînante du style, dons si propres à la persuasion, ne pouvoient manquer de rendre intéressante la philosophie de Montaigne. Sa bonne foi, sa simplicité devoient attirer toute notre confiance dans ses recherches.

Hélas! si nous cherchons avec lui la vérité, il nous enseigne une seule vérité humaine,

fruit unique d'une vie de méditation et d'expérience, ou si l'on veut, découverte fâcheuse pour notre vanité : *philosopher c'est douter.* Au doute philosophique se réduit toute la doctrine de Montaigne. Il a tout examiné, il a tout soumis à la balance, et il a pris *que sais-je?* pour sa devise.

Que notre philosophie doive à l'esprit le plus vigoureux de son siècle le premier exemple de ce doute salutaire, qui précéda de tant d'années la fameuse *table rase* du père de la philosophie anglaise ; nous ne pourrons point nous en étonner. Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que ce hardi septicisme s'allie à tant de facilité et d'abandon au milieu de la crédulité générale. C'est là qu'il faut rendre hommage à la bonne foi de Montaigne. S'il doute, loin que ce soit par orgueil ou par préjugé, il a nourri la disposition la plus opposée. Les rêveries mêmes qui sont en crédit autour de lui, il lui semble qu'elles méritent qu'on les écoute. Là où la balance est vide, il la laisse vaciller sous les songes populaires. Il se croiroit excusable d'aimer mieux être douzième ou quatorzième à table que treizième : et à son sens qui ne se laisse aller jusques-là tombe au vice de l'opiniâtreté pour éviter celui de la superstition. Mais s'il entre dans

un

un examen plus sérieux, c'est avec plus de circonspection encore. Il n'écoute pas cette vaine gloire qui nous défend de rien laisser d'irrésolu et d'indécis; il résiste à cette présomption qui va dédaignant et condamnant comme faux tout ce qui ne nous semble pas vraisemblable. Rejetter absolument une chose comme impossible, dit-il, c'est s'attribuer l'avantage d'avoir dans sa tête les bornes de la volonté de Dieu et de la puissance de la mère Nature : et il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de notre capacité. Si nous appelons monstre ou miracle ce que notre raison ne peut atteindre, tout est miracle autour de nous. Voilà les dispositions du sage étudiant la nature. Si l'expérience ne lui a rien fait voir au dessus de ses premières créances, ce n'est pas sa faute, il n'a pas tenu à sa curiosité. Il chercha par-tout à s'instruire et à se convaincre. Il vit des devins, et il admira leurs prédictions d'autant plus certaines qu'elles ne se répandent qu'après l'événement, et qu'on ne tient pas registre des mécomptes. Il vit des sorciers, et prenant en pitié ces malheureux fanatiques, il voulut les arracher des mains de juges plus ignorans que leurs victimes. Il rechercha curieusement les prodiges, et il n'en vit qu'un bien grand, la force

de l'imagination capable de réaliser tous les fantômes. S'il ne rencontra pas de miracles parfaits, il en vit naître, et se convainquit qu'ils n'ont qu'à bien commencer pour faire une facile fortune : que celui qui tient *le bout du fil*, comme il s'exprime, *en dévide* tant qu'il veut, chacun se conviant à croire. Dans cette disposition d'esprit il passa pour incrédule. On lui opposa les témoignages : « Trois » l'ont vu en Orient, trois le même jour en » Occident » ; mais des choses incroyables il ne s'en croiroit pas lui-même. Il plaint la vérité quand elle n'a pas de meilleure preuve que la multitude des témoins, dans une presse où les fous surpassent les sages. Les raisons tirées des témoignages dans les choses absurdes, il ne *les dénoue* point ; aussi-bien n'ont-elles point de bout ; il les tranche comme Alexandre.

Mais les erreurs du peuple des doctes sont plus graves que celles du peuple vulgaire ; et l'ignorance *abécédaire* est bien moins fatale à la vérité que l'ignorance doctorale. Tandis que la misérable crédulité, qui effraie l'enfance et la populace, avilissoit jusqu'aux rois, l'école avoit pour lui irréfragable l'autorité bizarre du commentateur arabe d'un philosophe grec, tous deux inintelligibles, et néanmoins mis en parfaite concordance avec les Pères. Le payen et le

Mahométan appuyoient nos articles de foi, expliquoient aussi clairement que toutes choses nos ineffables mystères. A leur tour, le Docteur Subtil et le fameux Maître des Sentences, non contens de soumettre la métaphysique à la foi, les démontroient hardiment l'une par l'autre. L'homme avoit été transporté dans un monde idéal peuplé d'êtres imaginaires. Ce n'étoit pas l'imagination brillante de la féerie ou des poètes qui animoit les airs, les forêts et les eaux; c'étoit plutôt une lourde création semblable à celles des épicycles des anciens astronomes, qui, pour chaque aberration apparente du cours des astres, surchargeoient leurs orbites de nouveaux cercles. Les opérations analysées de l'entendement humain, ces abstractions auxquelles la langue n'a donné des noms que pour soulager l'esprit, tout, jusqu'aux manières de considérer les objets avec plus ou moins d'étendue sous les noms de genres et d'espèces, tout s'étoit converti en êtres réels doués de qualités propres. La matière étoit autre chose que la collection idéale des corps: c'étoit elle-même un corps immense, une substance uniforme, cachée sous les apparences extérieures de tous les objets qui tombent sous nos sens. Les formes étoient autre chose que la propriété des objets visibles et tangibles d'affecter nos yeux ou nos mains d'une certaine manière.

C'étoient des moules solides que la nature plongeoit sans cesse dans le vaste réservoir de la matière. La nature avoit des passions humaines et sur-tout l'horreur fameuse et insurmontable du vide; car les maîtres ne pouvoient admettre un espace libre où leur autorité ne s'étendît pas pour y créer et pour y gouverner à leur gré. La physique plioit devant leurs décisions capricieuses. Ayant tout expliqué d'avance, ils ne souffroient plus l'observation des phénomènes, car ils n'avoient rien à changer à leurs plans. Au défaut de la persuasion, n'avoient-ils pas l'invincible syllogisme, l'arme à deux mains du dilemme, ces redoutables machines également propres à l'attaque et à la défense, qui fondoient et rendoient inexpugnable le fort de cette philosophie? Elle s'étoit décorée du nom imposant d'Aristote; soit qu'elle se fût autorisée des fragmens obscurs de ce philosophe, défigurés par Averrhoès; soit qu'ayant abusé des formes de sa logique, il fallut lui faire honneur d'une doctrine où sa dialectique réduisoit l'absurdité même en démonstration.

Combien de siècles elle a régné ! La religion, l'autorité même se croyoient intéressées à son maintien. Douter, c'étoit rebellion et sur-tout hérésie. Un petit nombre d'esprits ont eu cette hardiesse, et jusqu'à Descartes le monde n'a pas

voulu ouvrir les yeux pour penser avec eux. Descartes a soufflé sur ces chimères et a balayé le champ de la science de leurs débris fantastiques. Bacon avoit élevé la voix avant lui ; mais avant Bacon n'avoit-on pas entendu la voix de Montaigne ? Ne s'indigne-t-il pas que la tyrannie des créances s'étende jusqu'aux écoles et aux arts? qu'on reçoive aveuglément et par tradition la doctrine comme un corps ferme et solide qu'on n'ébranle plus, qu'on ne juge plus? Il s'élève contre Aristote, dieu de l'Ecole, dont c'est *religion* de débattre les ordonnances, comme celles de Lycurgue à Sparte. Et, quel blasphême pour son siècle ! quel de nos sages eût pu mieux dire aujourd'hui que la pensée est libre de droit et de fait? Il prononce que cette doctrine qui sert de loi magistrale est à l'aventure tout aussi fausse qu'une autre. Il avoue un profond dédain pour l'argumentation. Il ne peut croire qu'Aristote amusât son grand disciple à l'artifice de ses syllogismes. Il ne veut pas que l'on corrompe le sens droit de la jeunesse en l'asservissant à ces formes vaines et abusives. « Mais que fera votre » élève, lui dit-on, si on le presse par la subti- » lité sophistique de quelque argument? — Il » répondra comme Xantippe : Pourquoi le dé- » lierai-je, si tout lié il m'empêche. » Lui-même répond comme Chrysippe à celui qui

proposoit des syllogismes à Cléanthes : « Joue-toi » de ces battelages avec les enfans, et ne dé- » tourne pas à cela les pensées sérieuses d'un » homme. » Il demande où sont inscrits ou révélés les premiers principes supposés par le péripatétisme, qu'il faut d'abord concéder à son autorité et qui nous lient à la chaîne de son argumentation. Ainsi que Loke l'a fait après lui, il prétend soumettre à la balance toute supposition humaine, et premièrement les plus générales, que sous le nom d'axiomes on a si légèrement prises pour le principe fécond des connoissances humaines. Il l'exprime et la développe cette maxime fondamentale aujourd'hui si fameuse : *Nous ne pensons qu'à l'occasion de nos sens.* Toute connoissance vient par nos sens, ce sont nos maîtres : nous ne saurions non plus qu'une pierre, ce sont ses termes, si nous ne savions qu'il y a son, odeur, saveur, mesure, poids. Qu'on attribue aux sens le moins qu'on pourra, toujours faudra-t-il reconnoître que par leur entremise s'achemine toute instruction ; nos idées en sont si peu indépendantes, elles sont si peu innées, qu'un des sens même ne peut découvrir l'autre. Il est impossible de loger dans l'imagination d'un aveugle la moindre *appréhension* de couleur, de lumière et de vue. Les qualités intérieures des corps, leurs propriétés

occultes, comme la vertu de l'aimant, un ou deux sens de plus nous les rendroient probablement sensibles. Voilà la métaphysique toute entière. Douter ainsi des anciennes erreurs, c'est créer, c'est édifier en détruisant. Oui, ce peu de pages auroient dû faire considérer Montaigne comme inventeur dans ces sciences ardues et profondes; et parce qu'il aura été grand écrivain et discoureur aimable, sera-ce une raison pour ne pas le compter parmi les plus anciens et les plus solides adversaires du péripatétisme (9)?

D'autres, il est vrai, s'étoient déjà révoltés contre une philosophie qui payoit de mots. En Italie il s'étoit élevé plusieurs sectes; mais elles s'étoient formées entre des érudits plutôt qu'entre de véritables penseurs; ou bien, leur étude étoit plutôt bornée à se ressaisir du droit de penser qu'à en faire un judicieux usage. En détrônant Aristote, ils avoient conçu le projet bizarre de faire régner les autres chefs des écoles grecques. La prétention de renouveler les sectes fameuses les réunissoit dans des académies et des lycées. Ils affectoient les noms, les formes de l'antiquité. On les accusoit d'une puérile imitation des sacrifices du paganisme. Ce que les philosophes d'Athènes avoient dit, ils se faisoient une gloire de l'admettre, au hasard de ne pas l'entendre. Il y avoit des Platoniciens, des

Epicuriens, des Stoïciens, et ils se faisoient la guerre.

Ce n'est pas à l'école de ces modernes adeptes que Montaigne va chercher la vérité, s'il en est, dans les opinions de l'ancienne philosophie. Il remonte aux sources, et ne s'attache à aucune secte. Il demande à toutes ce qu'elles pensent de Dieu, de la nature, du monde, de l'homme, de son ame : grandes questions toujours agitées et jamais résolues. Quelle confusion ! quels mots vides de sens dans leurs réponses (10) ! Et quelle certitude pouvons-nous attendre d'elles ? elles ont mis en doute la certitude même. Une école l'admet, une seconde la rejette, une troisième nie même qu'on puisse avoir l'assurance de nier. Les dogmatiques chancellent. Timée veut qu'en parlant des dieux on se contente de raisons probables. Platon se faisant législateur, parle avec autorité et certitude; mais dans ses Dialogues il s'abandonne au doute. Ses disciples se partagent en dix sectes. Deux cent quatre-vingts opinions sur le souverain bien sont recueillies dans l'antiquité ; Montaigne tire pour conclusion de cette longue étude, que les sages ont traité la science *comme un jouet à toute main.*

Malheureusement ils avoient manié les autres connoissances avec ce même vague d'idées, avec les mêmes suppositions gratuites, sans mieux

recourir à l'expérience dans les choses qui s'admettent, que dans cette métaphysique dont les instrumens et les objets sont inaccessibles à nos yeux. Le doute qui suit naturellement les opinions confuses passe, chez Montaigne, des recherches obscures de la nature des êtres jusques sur les sciences de fait. N'en soyons pas surpris; elles n'existoient encore, ces sciences qui partagent aujourd'hui le nom d'exactes, que dans des livres peu propres à leur concilier la croyance d'un esprit juste. Où se cachoit la géométrie, quand les mathématiciens, obscurcissant la vérité ou en abusant, se complaisoient à démontrer le contenu aussi grand que le contenant, au moyen du cercle aussi étendu que la circonférence qui l'enferme? Où étoit l'astronomie? dans les horoscopes des astrologues. La médecine? dans les apophtegmes de quelques anciens opposés l'un à l'autre, dans les restes des sectes discordantes de l'art dit *salutaire*, dans les recettes merveilleuses des Arabes, non moins suspectes que leurs dogmes philosophiques, et sur-tout dans la robe doctorale qui affubloit la pédanterie et la morgue. Aucun moderne n'étoit en état de distinguer l'or caché dans les débris antiques, de justifier la sagesse des observations du père de la médecine. Les remèdes les plus actifs que nous fournit l'Amérique ou étoient inconnus ou

n'étoient pas éprouvés. On manquoit de théorie, de pratique et de moyens. Avouons que Montaigne étoit excusable de préférer la nature à l'art grossier de son temps. Excusons les saillies, modèles de celles de notre Molière, que lui inspira une incrédulité; opinion, je dirai, si l'on veut, maladie qu'il tenoit de ses pères (11). Une longue observation dégagée des préjugés de l'école, les progrès de plusieurs belles sciences alliées qui n'existoient pas encore ont enfin changé la face de la médecine. Montaigne n'eût pas refusé son assentiment à la vérité. Ce n'est jamais par prévention qu'il résiste ou qu'il doute. Il suit avec intérêt les progrès des modernes et les apprécie avec justesse, mais avec une philosophique défiance. On vient de trouver un nouveau monde, et d'abord on prononce que tout est découvert sur notre globe. Il condamne cette vaniteuse précipitation et pressent des découvertes nouvelles. Copernic vient de trouver ce système du monde que Newton devoit démontrer un siècle plus tard. Montaigne admire avec quelle justesse cette doctrine explique tous les phénomènes; cependant le ciel et les étoiles avoient branlé trois mille années. Qui sait, dit-il, si d'ici à mille ans une tierce opinion ne viendra pas renverser les deux autres? Il ne nie point la pluralité des mondes, il s'abstient d'en

juger faute de preuves qui lui soient connues. Il ne rit que de l'imagination de ceux qui ont déjà envoyé des colonies dans les planètes. Il consent que nous citions toutes choses à notre tribunal ; mais il veut que nous usions à l'occasion de cette formule prudente : « la cour n'y entend rien ».

Montaigne introduit en scène ses amis, se querellant sur sa manière d'écrire. « Voilà un » paradoxe : voilà un discours trop fort : tu » joues souvent ; on croira que tu dis à droit ce » que tu dis à feinte ». N'est-il pas permis d'adoucir par l'explication que nous donne ce dialogue quelques déclamations, quelques opinions singulières qui ne rendent pas les Essais moins piquans, mais où la chaleur de l'esprit semble emporter le sage au-delà de ses propres sentimens ? Vingt fois il a fait l'éloge de la science ; et le fameux paradoxe de Rousseau contre les sciences est emprunté de notre philosophe. Traducteur, pour obéir à son père, du Traité d'un Espagnol obscur, nommé Raimond de Sébonde, qui prouvoit la religion chrétienne et chacun de ses mystères par les seuls argumens humains, sa traduction avoit mis ce Traité à la mode. On le critique, on accuse de foiblesse les raisonnemens de l'Espagnol ; et sans doute il étoit difficile que leur solidité fût égale à la

grandeur de la thèse. Montaigne se complaît à défendre son auteur. Est-ce sérieusement ? Ses amis qui lui parloient tout-à-l'heure auroient pu seuls nous le dire. Une raison hautaine repousse les théorêmes de Sébonde : c'est la raison que Montaigne attaque corps à corps. Il la peint incertaine, variable, imparfaite, souvent au dessous de l'instinct des bêtes ; et pour le montrer, il admet sans objection les contes les plus décriés de l'antiquité, dont lui-même se moque ailleurs, et dont il raisonne en les mettant sur la conscience de qui les lui fournit. Dissimulerai-je au milieu de cet éloge ? Dans ce chapitre le plus extraordinaire de tous, plein de chaleur, de vérités, de paradoxes, de vues supérieures et profondes et de hardiesse oratoire, il propose à la dame illustre et savante à qui il s'adresse un sûr moyen de se débarrasser au besoin de tout incommode argumentateur : c'est de nier toute certitude ; tour secret, dit-il, dont il faut se servir rarement ; arme qui perce à la fois le défenseur et l'adversaire. Sage Montaigne ! pensiez-vous appuyer par là la certitude des argumens humains de votre Sébonde ?

Non, ce n'est point dans cette déclamation, trop visiblement empruntée des philosophes rhéteurs de l'antiquité, que nous chercherons la

raison éclairée et la vive piété de Montaigne. Qu'il est supérieur lorsqu'après avoir sondé les abîmes profonds de notre nature, il avoue que ce désir, ce besoin de l'immortalité de l'ame, si nécessaire à croire pour l'utilité du monde, ne seroit entre les mains de l'homme, quoi que notre vanité en dise, qu'une probabilité et une espérance; que ce n'est pas la beauté de notre intelligence, dans laquelle on nous voit tant nous complaire, qui méritera qu'elle soit éternellement conservée, comme si Dieu n'osoit laisser périr une ame qui nous semble si parfaite; que notre confiance doit être aux promesses de Dieu et non aux propriétés de notre être; et que la puissance incompréhensible de la main qui nous forma peut seule, sans que nous ayons le droit d'y prétendre, faire survivre cette foible étincelle, image d'un feu céleste qui pourroit se dissiper dans les airs en éclatant.

O! qu'elle est majestueuse et sublime l'adoration d'un Dieu dans ces ames si élevées! Qu'il est juste et beau de voir ces génies, ces créatures supérieures exceller dans les hommages qu'ils rendent à leur auteur! Ah! si tout est doute sur la terre, tout est certitude dans le ciel. Cette ignorance dans laquelle le savoir renferme le sage, loin d'être un attentat impie, n'est qu'un humble aveu de notre inanité devant

le grand Etre qui fit nos yeux et qui borna notre vue. A chaque pas éclate en Montaigne la croyance ferme d'un Dieu suprême, la soumission à sa main toute puissante, la louange de sa sagesse et de sa bonté infinie. Il refuse de croire ceux qui se vantent d'être athées, gens qui tâchent de se faire pires qu'ils ne peuvent. Il nie qu'il y en ait de fermes dans cette croyance dénaturée et monstrueuse, si malaisée à établir dans l'esprit humain pour insolent et déréglé qu'il puisse être. Cet homme qui, soit par raison, soit en se jouant, ébranle si souvent les *dernières clôtures* des sciences, se glorifie que l'idée inattaquable d'un Dieu l'ait *affermi dans son siége*, et ait tenu en bride sa jeunesse même la plus téméraire. Il s'indigne contre ceux qui défigurent l'idée du grand Etre par leurs vues étroites ou par leurs ineptes comparaisons. Il se plaint de notre langage grossier qui fait Dieu aimer, haïr, se courroucer, entrer en jalousie. Il est impie à ses yeux de dire de celui qui seul est par lui-même, qu'il a été ou qu'il sera, termes de *déclinaisons* et de *vicissitudes* faits pour les choses qui ne peuvent durer. Il se plaint que l'homme s'érige en *interprète et contrôleur ordinaire* des desseins de la Providence; que le coupable pense appaiser Dieu par des pénitences de son choix, comme si le juge tenoit

compte de la peine qu'il n'a point imposée ; que le superstitieux voie par-tout récompense ou châtiment, comme si nous n'avions à espérer ou à craindre que les fortunes ou infortunes de ce monde. Des prières intéressées le révoltent : peu d'hommes, dit-il, oseroient mettre en évidence les demandes qu'ils font à Dieu. Plein de respect pour son nom redoutable, il pense qu'il faut toujours adorer et prier rarement.

Croire un Dieu bienfaisant, écouter sa voix qui parle au fond de notre cœur, douter de tout ce qui n'est enseigné que par les hommes, voilà la philosophie spéculative de Montaigne. Penseur vigoureux, il s'élance dans ses méditations au-delà de toutes les barrières factices des préjugés, et ne se perd jamais dans les ténèbres qui sont au-delà de la nature humaine. S'il écrit, l'expression est comme la pensée, et c'est la nature qui coule de source sous la plume facile et féconde du génie.

SECONDE PARTIE.

De la sublime région des cieux, Montaigne aime à descendre parmi nous et en lui-même. Sa sagesse n'habite pas des hauteurs stériles ou des cimes inaccessibles ; elle est toute entière

dans l'étude du cœur humain. Ecoutons et voyons agir ce philosophe-pratique. Si rien d'humain ne doit nous être étranger, le cœur et la vie de celui qui se montra toujours homme, qui le fut avec le plus de franchise et de naturel, méritent bien d'attirer notre intérêt et nos regards.

Avant de lire un historien, Montaigne aime à s'informer de l'auteur, de sa profession, de sa vie, afin de régler sur cette connoissance le degré de confiance qu'il doit lui accorder. Cette précaution, plus nécessaire encore envers les moralistes, aucun d'eux n'en supportera si bien l'application que Montaigne lui-même. Quand avec le plus beau génie on n'a cherché que la nature, qu'on n'a rien écrit que de facile et de naturel dans ce qu'on a pensé de plus sublime, il n'est aucune maxime exagérée qu'on ait à démentir en agissant. La rectitude supérieure de l'esprit et une inspiration aimable dirigent les penchans comme la pensée : les passions se modèrent sans effort ; le caractère, les principes et la vie présentent un heureux ensemble.

La plupart des philosophes anciens ont publié des systêmes de morale contredits par notre sens intérieur, ou inconciliables avec les forces de l'humanité. Les uns ont démenti leurs préceptes outrés par leur propre foiblesse ; d'autres

ont

ont affecté une vertueuse roideur qui les a rendus aussi souvent ridicules que vénérables, et qui les a laissés presque toujours inutiles à la société. Leur sage mis au rang des dieux n'a point trouvé de place parmi les hommes. Mais Socrate écoutant la nature, et la donnant pour guide aux humains qu'elle a formés; Socrate, ennemi des sophistes, conversant avec ses familiers, et n'élevant jamais une voix orgueilleusement dogmatique, bornant sa philosophie à savoir que nous ne savons rien, et sa sagesse au soin d'échapper à la folie; Socrate est justement déclaré le plus sage des humains par le même oracle qui dit à l'homme: *connois-toi toi même.* Et si je compare le génie, le naturel aimable, la facilité du caractère, sous son nom c'est le portrait de Montaigne que je crois tracer. Le philosophe Grec l'eût avouée, cette grande maxime que le philosophe Français suit pour lui-même et propose aux autres pour seule règle; « mener l'humaine vie conformément à sa naturelle condition » (12).

Un principe si humain ne conviendroit pas sans doute à ces pieux enthousiastes qui croient avoir besoin pour rehausser le Créateur d'abaisser encore l'inanité de la créature. L'homme, sujet des pensées de Montaigne, est celui qu'il trouve en lui-même. Il se garde bien de

s'embarquer sur une mer sans rives et de chercher dans les cieux ce que nous pouvons lire dans notre propre cœur. Cet homme, objet de sa morale, il ne le considère pas comme une créature tombée, dégradée dès l'origine, mais comme un être naturellement foible et vain, *sujet merveilleusement ondoyant et divers*. Pour suivre la nature, il n'a pas besoin de forcer l'ame à se déprendre du compagnon auquel elle est associée. Il ne propose point de ces règles de vie que le proposant, dit-il, ni l'auditeur n'ont aucune espérance de suivre, ni qui plus est envie. Ici rien n'est au dessus de l'homme, rien dont un homme n'ait donné l'exemple. Sa conduite dans sa maison, dans les emplois, dans la guerre civile; sa religion, sa politique, tout va découler de sa maxime favorite aussi complètement que la morale consignée dans ses écrits.

Cette maxime dirigeroit tous les hommes et produiroit plus souvent des caractères semblables à celui dont nous admirons l'élévation et la franchise, si les préjugés de l'éducation ne nous détournoient pas de la route ouverte devant nous. L'un des chefs-d'œuvre de Montaigne est l'application lumineuse et piquante de son principe : *suivre la nature* à l'institution des enfans. C'est là que le premier il a décrié

ces *geoles* de la jeunesse captive qui retentissent à toute heure des cris d'enfans *suppliciés* et de maîtres enivrés de colère. C'est là qu'il apprend à former et endurcir le corps pour fortifier l'ame, à exercer l'ame plus encore que l'esprit, et pour dresser l'esprit à se bien garder de verser des mots dans la mémoire. Il veut qu'on sache faire la leçon autrement que *par livre ;* qu'on mette le disciple en goût et à la portée d'atteindre par lui-même ce qu'il doit acquérir. Il recommande de lui faire connoître le monde et les hommes : il propose les voyages à la jeunesse, il veut qu'elle aille chercher les langues, les usages, les lumières, sur-tout qu'elle aille apprendre que, loin d'être le centre de toutes choses, nous n'occupons qu'un point obscur dans ce vaste univers. Dans ces conseils tous émanés d'un même principe, qui ne reconnoît les leçons que de nos jours Rousseau a si éloquemment retracées? Les germes de son fameux livre sont tous dans le célèbre chapitre de Montaigne. Mais autant le maître est naturel et prudent, autant le disciple est plein d'exagérations applaudies du lecteur et décriées chez les pères de famille. La nature que son élève doit suivre est une nature idéale, qu'il affranchit à plaisir de tous les liens de la civilisation, qui n'admet aucune

bienséance pour milieu entre l'esclavage et l'indépendance. La nature à laquelle Montaigne ramène son disciple est celle qu'ont modifiée les lois, les institutions civiles, les usages, telle qu'elle peut être dans nos villes, non telle que gratuitement on la suppose dans les forêts. Avec les mêmes principes différant au gré de leurs caractères, Jean-Jacques me semble rendre heureux son disciple moins par amour que par justice et par respect pour sa liberté. Son Emile est un *bon jeune homme*, parce qu'il est droit et simple, et non parce qu'il est formé aux touchantes affections. Montaigne me paroît plus un ami de cœur pour l'adolescence. L'enfance obscure de Rousseau et sa jeunesse turbulente ne l'avoient pas préparé à devenir un père tendre, ne lui avoient pas laissé à rendre aux enfans les doux souvenirs et le bonheur des caresses paternelles. Montaigne veut que l'enfance soit heureuse comme il fut heureux lui-même par les soins du meilleur des pères. C'est la pensée de ses premiers ans qui rend affectueuses et douces les leçons qu'il nous trace pour élever la jeunesse sans l'attrister ni l'opprimer, et pour suivre la nature en la formant.

C'est avec ce bonheur qu'il mêle toujours à ses conseils et son exemple et son histoire.

Pour nous inspirer ses maximes, c'est en lui qu'il cherche ses développemens et ses preuves. Il saisit toutes les occasions d'examiner ses penchans, ses plus secrètes pensées, d'y rechercher ce qui est conforme à cette condition naturelle qu'il veut suivre. Voilà toute la marche libre et simple de sa morale; elle ne se distribue pas en classes et en genres. Il laisse à son laborieux disciple, le grave et méthodique scrutateur de la *Sagesse*, le soin d'analyser et de mettre en ordre notre *inanité*. Pour lui, il ne forme pas l'homme, il *le récite* et il le prend en lui-même pour être assuré que le modèle ne se dérobera pas au pinceau.

Il a si bien mêlé ses leçons et son exemple, que je puis malaisément les séparer. Essayons cependant de réunir les élémens de sa morale; nous en admirerons mieux leur facile dérivation de sa maxime favorite, la conformité de ses principes et de sa vie, et l'influence de son heureux naturel.

La nature nous offre ses plaisirs et ses biens; elle veut que l'homme en jouisse, elle les a faits à son usage. Mais elle nous avertit que nos jouissances sont imparfaites et fugitives, les biens fragiles, les plaisirs passagers, et par notre débilité et par eux-mêmes. Jouir avec modération, perdre avec constance, ne pas

désirer au-delà de ce que nous pouvons atteindre, se méfier des biens factices, ne pas supporter le joug des maux imaginaires, dépouiller les vrais biens, les maux véritables, la mort même de ce qu'y ajoutent nos préjugés, notre orgueil, nos vains désirs, nos terreurs plus vaines; c'est la théorie et la pratique de Montaigne. Ainsi la modération en toutes choses est la conséquence féconde du grand principe : *vivre selon la nature.*

Celui qui, par un point d'honneur puéril ou par une superstition farouche, se retranche les plaisirs naturels et permis, ne vit pas selon la nature. Celui qui se livre aux plaisirs sans tempérance, ou qui passe par dessus les limites utiles, péche également et plus grossièrement contre la maxime, et trouve infailliblement la peine dans l'abus.

La science est l'un des biens les plus utiles et les plus doux que puissent acquérir les hommes. Mais celui qui se plonge sans retenue dans les abîmes de l'étude, qui se rend incapable de tout hors de sa ténébreuse doctrine, la décrie et l'avilit. Que de pédans inutiles dont on eût fait de *bons hommes de ménage*, *bons marchands*, *bons artisans !* mais c'est chose de grand poids que la science, et ils *fondent* dessous.

Si tel est l'abus d'un bien véritable, que dire de ceux qui courent après la gloire ? Qu'est-ce que la gloire ? Une ombre qui, comme celle du corps, marche souvent devant le mérite et l'outre-passe d'une longue mesure. C'est un vain nom dont la réalité n'est pas pour nous ; et combien justement on nous apprit à dire : *gloire à Dieu et paix aux hommes !* et cependant la vertu qu'il falloit rechercher pour elle-même, nous la voyons ambitionner seulement pour ce fantôme si difficile à saisir. Vainement les Spartiates sacrifioient aux Muses avant le combat, pour qu'elles conservassent la mémoire de leurs faits : peu de noms surnagent ; leur fortune même est incertaine. Après quelques siècles, le vulgaire entend nommer un héros des temps passés et le célèbre. Hé bien ! ils furent cinq ou six du même nom : qui fera la juste part de la gloire commune ? Mais enfin la gloire est faite pour quelques hommes. Elle enflamme les princes ; elle leur enseigne à se distinguer par la vertu, puisque la valeur est une qualité commune au moindre de leurs braves. Le philosophe qui médit de la gloire ambitionne qu'on lise jusqu'à ses leçons contre elle, et cette ambition les rend meilleures. Epicure vivant dit à son disciple : *cache ta vie ;* mourant, il recommande d'instituer des fêtes anniversaires à sa

mémoire. Mais, quoi ! les plus indignes et les plus obscurs prétendent à la renommée ! Les uns la dérobent, les autres achètent ou *friponnent* les louanges que leur conscience dément. Cette gloire, notre petitesse la place dans ce qui la mérite le moins. Chacun pense attirer les regards; et nous ressemblons tous à ce sot bourgeois qui, sortant de haranguer le Conseil de sa petite ville, disoit, s'humiliant à Dieu et s'essuyant le front : « A vous, Seigneur, la gloire, non pas à moi » le mérite ! »

Montaigne lui-même ne se donne pas pour insensible à la gloire, non pas même à la vanité. S'il fait cas de sa noblesse, s'il se complaît jusque dans le blason de ses armes, il est dans ses sages principes de profiter des avantages réels qui se tirent des biens les plus imaginaires; c'est sur leur commodité, comme il les appelle, qu'il gradue l'estime qu'il en fait : et s'il l'osoit dire, il ne trouveroit l'avarice guère moins excusable que l'ambition. Il hait la pauvreté à l'égal de la douleur. Il n'imitera pas Cratès, qui versa son trésor dans la mer pour l'amour de la philosophique indigence ; mais il est prêt à faire comme Aristippe voyageant, qui permit à son valet trop chargé, de jeter une partie de son argent, en conservant soigneusement ce qui devoit lui suffire.

L'ambition est la passion de laquelle il croit avoir ressenti le plus de symptômes; mais il sait lui résister, écarter les prétextes, et concilier sa modération avec les devoirs et le zèle que la patrie peut réclamer. Je crois voir un homme flottant entre deux philosophes (13). L'un lui crie : « Vous vous devez à votre pays : une vie » privée, des vertus domestiques ne payeront » pas votre dette ; les bons ne doivent pas lais- » ser la place aux méchans. Venez en foule oc- » cuper les charges publiques ; briguez, de peur » qu'elles ne tombent en de mauvaises mains ; » dévouez-vous quand vous les aurez enlevées : » il n'y a point de retraite, point de famille, » point de repos. Vivez, veillez, pensez pour le » public, non plus pour vous. Ne vous dégoûtez » pas pour son ingratitude ; s'il vous rebute, ne » l'en croyez pas, et, s'il le faut, servez-le » malgré lui. »

Ce philosophe n'est pas Montaigne. Celui-ci vient à son tour. « Ne refusez pas, dit-il, votre » service ; mais assez d'autres s'offriront avant » vous. On ne vous appelle pas encore ; on a » assez à faire de se débarrasser de ceux qui se » pressent : laissez passer les volontaires. En » attendant les ordres de la patrie, pensez à vos » autres devoirs. Vous avez affaire chez vous : » ne vous en éloignez pas ; combattez les vains

» désirs, toutes les ambitions, les passions étran-
» gères. Votre volonté, votre esprit qui se con-
» sume ailleurs, ramenez-les en soi. Vous vous
» écoulez, vous vous épandez ; on vous trahit,
» on vous dissipe, on vous dérobe à vous. »
C'est avec cette force que Montaigne combat en lui-même les accès de l'ambition ; c'est ce qu'il appelle *resserrer à bons coups de maillet le vaisseau qui se déprend.* Non, il ne la suivra pas cette ambition qui ne paye ses favoris qu'en les tenant en montre comme la statue d'un marché. Il ne vendra pas sa conscience, il ne vendra point sa liberté, son premier bien, qui lui est si nécessaire, que, si l'accès d'un coin des Indes lui étoit interdit, il en vivroit moins heureux en Gascogne. Il servira sa patrie si sa patrie l'appelle, mais quand son choix pourra régler sa vie, il la donnera à la retraite, à l'étude et à la paix. La souveraine requête du sage, c'est qu'il lui soit donné d'être content de lui et des biens qui naissent de lui ; mais il dépend de l'homme d'exaucer lui-même une si juste prière : la vertu, la probité, la modération font ce contentement. Voyez encore le philosophe discourir de l'utile opposé à l'honnête, et repousser les sophismes accoutumés. L'intérêt public demande qu'on mente, qu'on trahisse, qu'on massacre : la justice générale se compose d'injustices particu-

lières. Il est permis au Sénat de Rome de faire à ses voisins une guerre injuste pour détourner les citoyens de la guerre civile, ou pour remplir son épargne de l'or enlevé aux nations; il est permis de dépeupler l'Amérique pour la rendre chrétienne ou pour l'intérêt du commerce des Européens. O le beau mouvement! ô la sublime page! admirable portrait de la simplicité des Américains et de la barbarie espagnole! Que n'est tombée sous Alexandre ou sous les anciens Romains, s'écrie-t-il, une si noble conquête? Ils eussent porté les arts de l'Europe sur cette terre nouvelle et féconde; ils eussent mêlé les vertus grecques et romaines aux vertus originelles d'hommes neufs et affamés d'instruction. Et nous les avons massacrés; nous avons renversé leurs empires et ensanglanté leur hémisphère; nous avons ravagé les deux Indes! Qui mit jamais à pareil prix l'utilité du négoce, et tant de nations en balance avec le commerce des perles et du poivre!

Ainsi se soulève l'ame de Montaigne contre les crimes publics et contre les maximes d'une indigne politique; et ce n'est point ici une vaine déclamation. Il est loin d'exagérer la morale; il sait que la probité d'une nation n'est pas celle d'un citoyen, ni la vertu d'un roi celle d'un solitaire échappé du cloître; il ne veut pas que le

particulier affecte la roideur d'ame de Caton ; il ne donne pas pour exemple au vulgaire la mort stoïque de tant de grands hommes, ni ces autres traits de dévouement et de rigueur contre eux-mêmes, que non seulement il n'oseroit imiter, mais qu'il ne se sent pas même la force d'approuver. S'il traite, d'après la philosophie antique, cette question délicate du droit de l'homme sur sa propre vie, s'il semble pencher vers ceux qui soutiennent qu'on peut poser le fardeau, il montre avec énergie que cette résolution est presque toujours mal raisonnée, imprudente, coupable, et qu'il est bien plus conforme aux lois de la nature d'attendre qu'elle dispose de nous.

Voilà donc la doctrine morale de Montaigne. Quelle fut sa conduite? modérée en tout comme sa maxime, comme son caractère ; en tout conforme à la *naturelle condition*, constante et impartiale au milieu des guerres civiles, paisible et riante au sein de la paix, dévouée à l'amitié, à l'étude, à la pensée ; libre de terreurs, par-tout exempte de préjugés. Une pareille vie, le bonheur qui en fut le prix, ah ! qu'il lui soit permis de les citer pour exemple dans son livre. J'entends accuser la vanité de Montaigne. Quelle est cette vanité ? à quoi la reconnoît-on ? A sa vie ? elle fut modeste et retirée : les récits

qu'il en fait sont aussi simples que les événemens. Jeune, nous dit-il, on le poussoit aux affaires et *il y succédoit*; mais bientôt il trouva les chemins fermés et il ne s'en inquiéta guère. Appelé par les princes rivaux que son caractère aimable et sûr lui concilioit, ils l'entremirent dans leurs négociations; mais il ne se sentit propre à tromper personne, et il ne voulut pas que personne fût trompé en lui. Il avoit ardemment désiré dans sa jeunesse le collier de l'ordre de Saint-Michel, extrême et rare honneur de la noblesse de ce temps: il le reçoit quand cette faveur est devenue vulgaire. « La fortune, dit-il » agréablement, au lieu de me monter et haus- » ser de ma place pour y atteindre, l'a ravalé « et rabaissé jusqu'à mes épaules et au dessous.» Il eut des titres à la cour que nous n'apprenons que par hasard (14). Tandis que Rome l'accueille dans ses murs, un honneur inattendu le rappelle dans sa province; Bordeaux l'élit pour son maire. Dans ces temps difficiles où l'autorité étoit chancelante, où chaque cité formoit une sorte de république obligée de pourvoir elle-même à son administration et à sa défense, cette dignité municipale n'étoit ni sans éclat ni sans péril. Montaigne est aussi modeste quand il en parle qu'il fut prudent en l'exerçant, et c'est toujours son caractère qui se montre. Il

met sa gloire à maintenir sa ville paisible, et non à briller lui-même par des événemens, de la nouveauté et du bruit. Il se complaît à savoir appaiser un trouble sans se troubler, à ne pas faire comme le médecin qui désireroit la peste pour signaler son art. Il se moque de ces administrateurs turbulens qui remettent à faire sur la place en plein midi ce qu'ils pouvoient faire dans la chambre du conseil dès la nuit précédente, ou qui, au défaut d'occasion plus propice pour l'essor de leur vanité, gravent leur nom sur le marbre pour un ruisseau boueux nettoyé, ou pour un vieux pan de mur réparé. Après avoir obtenu l'honneur très-rare d'être confirmé dans ses fonctions, après quatre ans passés dans cette paisible magistrature, Montaigne rentre dans son château sans autre bruit que les applaudissemens de ses concitoyens. Voilà toute sa vanité; voilà la justice qu'il aime à se rendre. C'est ainsi que dans son abandon il aime à se peindre dans son livre, ou plutôt à se laisser voir. Mais dans ce livre il parle de lui! il ne parle que de lui! il est vrai, et c'est bien ce qui en fait le charme: c'est ce qui fait, comme il le dit plaisamment, que jamais auteur ne posséda si bien sa matière. Et qui voudroit ou que par scrupule Montaigne eût supprimé les *Essais*, ou qu'il eût tronqué et décharné sa Morale, en craignant de nous don-

ner ses intimes pensées et les aimables leçons de son expérience ? Sont-ce ses mémoires qu'il écrit ? où sont les anecdotes personnelles que sa vanité fournit à notre curieuse oisiveté ? Sont-ce des confessions romanesques, dénonciations peu délicates des contemporains, monument déplorable d'un amour-propre excessif qui s'accuse orgueilleusement de ses turpitudes? Ah! si c'est pour imiter encore une fois Montaigne, et en s'autorisant des aveux naïfs du maître, que le disciple dévoile ainsi sa nudité, combien peu, quel que soit son génie, l'imitateur ressemble au modèle ! Mais qui peut se plaindre de voir Montaigne cité par lui-même en témoignage de sa morale ? Horace nous crie, ici: « Jouissez des » biens qui vous sont préparés » ; là : « en toute » chose gardez la mesure ». Montaigne répond: « Ce qu'il a dit, je l'ai fait ; vous pouvez suivre » mon exemple ».

On dit que cette franchise blessoit sur-tout ces pieux solitaires, francs penseurs eux-mêmes en un point, impatiens du joug de Rome, humbles seulement au pied du crucifix et pas toujours dans la foi, qui se croyoient assez modestes en défendant le grand mot *moi* à leurs disciples, et certes, le langage de Montaigne étoit l'opposé de cette réserve. Sa hardiesse n'étoit pas moins contraire à l'anéantissement de leur raison, son

doute à leur foi ; ses penchans et son indulgence à leur sévérité pour les autres et pour eux-mêmes. De vertueux cénobites qui s'imposoient par goût une pénitence austère à la fin d'une vie innocente, s'indignoient qu'un philosophe mondain eût vieilli autrement que sous le sac et la cendre. Quelle grace efficace eût couvert tant de péchés! Mais leur éloignement pour Montaigne ne les transporta-t-il pas trop loin? Eux qui se plaignoient qu'on ne voulût pas croire à leur soumission aux bulles, devoient-ils rejetter les protestations de sa catholique foi? (15) Saisissons cette occasion, la plus importante de toutes, de justifier la sagesse du philosophe, de faire éclater l'influence d'un caractère admirable, que la nature éloigne des préjugés, et sa lumière des systèmes erronés. Nous avons applaudi aux sentimens de Montaigne contemplant la grandeur et la bonté de l'Etre Suprême : mais accorder ses opinions spéculatives à la religion établie, choisir un culte s'il est appelé à delibérer sur ce choix, c'est l'affaire la plus grave peut-être que le sage ait à régler dans la conduite de la vie.

Aux yeux de Montaigne, il ne suffit pas aux nations de l'idée sublime que quelques-uns de leurs sages conçoivent d'un Dieu. Il faut au peuple un corps de lois qui l'astreigne, complément

plément et sanction de sa morale imparfaite et chancelante. Jamais penseur si libre n'eut tant de respect pour la religion positive. C'est peu qu'il fasse par-tout l'éloge de la foi chrétienne et qu'il proteste sans cesse de lui soumettre ses opinions : vingt passages éloquens et solides apprennent aux philosophes que la religion publique est une institution qui mérite tout leur respect. Pourquoi donc ces clameurs élevées par l'effroi que la liberté de penser inspire aux petits esprits ? clameurs aussitôt répétées par des hommes qui ont des lumières, mais qui rétrécissent à dessein leur pensée, de peur qu'elle ne se heurte contre les barrières entre lesquelles ils s'enchaînent ? Qu'importe que voyant la balance de Montaigne toujours suspendue, quelques hommes zélés aient douté de sa piété ; ces imputations ont passé leur saison. Ces reproches tant faits aux sages, le zèle a maintenant appris de la charité à les taire, et le fanatisme même les néglige depuis qu'ils ont cessé d'être une délation qui puisse perdre. Que les ennemis de la raison se divisent s'ils veulent, que les uns crient anathème à Montaigne philosophe ; que les autres prouvent lourdement son orthodoxie, sa dévotion à Lorette, son intolérance, si bon leur semble : je ne crois avoir à le justifier ni de ces accusations ni de ces éloges. Ferme dans

ses principes, mais par-tout modéré et tolérant, lui reproche-t-on de trop considérer le culte comme une institution humaine? en est-il qui se scandalisent de cette maxime, que hors de notre religion divine la meilleure seroit encore celle qu'indiquoit l'oracle de Delphes, pour chacun celle qu'il trouve établie aux lieux où il est? il répond qu'il discourt de ce qu'il pense selon lui, non de ce qu'il croit selon Dieu. Il est et veut être orthodoxe. Mais si l'homme de bien se trompe, au fanatique qui le menace de peines éternelles il dit comme un ancien : « Malheu-
» reux, ne veux-tu pas que je croie qu'Agésilas
» et Epaminondas seront damnés, et que tu se-
» ras bienheureux, parce que tu es prêtre de
» Cybèle? » Quand à des déclarations si expressives de ses sentimens, Montaigne a mêlé des protestations de sa foi, de quel droit le soupçonnerons-nous de n'avoir pas dit sa pensée toute entière? C'est de lui qu'est cette réflexion judicieuse si souvent et si inutilement répétée, qu'accuser de feinte la religion de tous les esprits supérieurs est aussi impolitique et maladroit aux fidèles, qu'indiscret et téméraire aux mécréans. N'allons donc pas attribuer une double doctrine à un penseur si conséquent et si sincère; et au lieu de nous perdre dans des accusations hasardées sur des matières délica-

tes, répétons plutôt ce qu'il nous raconte. « Stilpon, le philosophe, interrogé si les Dieux » s'éjouissent de nos honneurs et sacrifices : » Vous êtes indiscret, répondit-il ; retirons-» nous à part si voulez parler de cela ».

Mais le siècle de Montaigne n'étoit pas de ces temps paisibles où il suffit de se retirer à part pour rechercher en secret et sans danger ce que les hommes ont pu mêler à une doctrine venue du ciel ; où l'on peut suivre sans trouble et sans scrupule la croyance et la tradition de ses pères. Il falloit prendre un parti ; ce qu'il est doux et commode de professer sans examen étoit alors remis en question chez les plus humbles et les plus fidèles ; les dissensions religieuses troubloient toute la France. On me demande avec impatience quelle conduite tint le philosophe Montaigne, quel choix il put faire entre deux cultes rivaux.

Montaigne ne choisit point. Né dans le catholicisme, il resta catholique. Les protestans éclairés s'étonnoient que de francs penseurs comme lui, comme Erasme, ne se confédérassent pas à leur cause. Ne pouvant les soupçonner de timidité, on les accusoit de dissimulation. Rendons justice à cette révolution qui, pour prix de beaucoup de sang qu'elle fit répandre, laissa les peuples moins esclaves de Rome, et affran-

chit les rois du joug des Grégoires et des Bonifaces; qui favorisa les progrès de la liberté des lumières, qui força ceux qui restoient dociles au frein à suivre de près ceux qui l'avoient brisé dans la carrière de la pensée. Montaigne fut de ceux dont l'esprit hardi profita de la liberté générale, sans adopter ce qu'on appela la Réforme (16). Pour penser librement, il n'a pas plus besoin d'une abjuration que d'une bulle. N'est-ce pas lui qui trouve à Rome ses Essais mis à la censure? qui, lorsqu'on offre par égard de s'en remettre à lui du soin de corriger ses erreurs, bien éloigné de donner au saint Office une satisfaction si facile, sollicite en riant qu'on le condamne en forme; qui, renvoyé à sa propre discrétion, réimprime son livre et se garde bien de nous rien dérober de ses hérésies? Il ne retracte pas même celle qui a fait tant d'ennemis à nos philosophes modernes, l'apostat Julien traité d'homme de bien et de grand homme. Il s'égaie en comptant ses autres énormités, les éloges donnés à un poète protestant, le nom de fortune pris dans le sens de Providence, et cette maxime en effet impie et mal sonnante aux oreilles des bourreaux de l'inquisition : « En la justice même, tout ce qui est » au-delà de la mort simple me semble pure » cruauté ».

Retenu sous l'aile du père commun par une si commode dépendance, le fond de la querelle ne le poussoit pas davantage au changement. Quand il seroit vrai qu'il eût réduit sa religion intérieure à ses élémens les plus simples, il pouvoit trouver dans les réformateurs trop ou trop peu de hardiesse ; il pouvoit penser que, pour servir Dieu sous une même révélation et suivre la même morale, ce n'étoit pas la peine de changer de profession de foi et de cérémonies publiques.

Mais les considérations religieuses étoient loin d'influer seules. Il s'agissoit du souverain pouvoir disputé par deux factions qui sapoient à l'envi le trône de leurs malheureux maîtres. Les Guises, qui d'abord avoient emporté la préférence sous des rois enfans et sanguinaires, formoient autour du trône une aristocratie violente, et avilissoient le nom de roi en épiant le moment de l'usurper. Des princes du sang, vaincus dans cette première lutte d'intrigue, avoient appelé de la perte de leur crédit au peuple armé, et organisoient une démocratie à condition d'en être les maîtres souverains. La nation se déchiroit pour eux et à leur suite, et croyoit se battre pour les grands objets de la confession, de la coupe, de l'hostie et du pain. Une fatalité maligne avoit opposé province à

province, ou plutôt le hameau, la maison catholique, au hameau, à la maison protestante. Les grands entremêloient la guerre, les fêtes, l'amour et l'intrigue; mais le peuple enthousiaste ne connoissoit point de trève aux misères, aux dévastations, aux massacres, à la mutilation des captifs : plus de morale où parle le fanatisme; plus de liens du sang et de l'amitié. On revoit dans une rapide dépravation cette progression funeste dont s'étonna Rome, quand, dans la guerre civile, le premier soldat qui tua son frère s'immola de honte et de regret; et que bientôt on vit un citoyen portant la tête de son frère demander salaire à son capitaine. Tous les crimes ont rompu leur digue; et pour conserver ces expressions funestes: « quiconque n'est que parricide et sacrilége » est un homme de bien et d'honneur ».

Dans cette dissolution générale, Montaigne étoit fortement attaché à la monarchie. Ce sentiment contribuoit à le retenir dans la religion de sa famille. Ceux qui menaçoient d'introduire une république dans l'état, parce que leurs adversaires disposoient de l'autorité royale, étoient calvinistes, parce que les Guises étoient catholiques. De là un même éloignement pour l'une et l'autre nouveauté. Ce *citoyen romain* qui sembloit appartenir à l'ancienne république,

qui étoit du parti de Pompée et soutenoit des querelles pour la défense de Brutus; qui, amoureux des talens de César, le détestoit pour avoir relevé le trône dans Rome; en France il pensoit que c'est le trône qu'il faut soutenir; que c'est sous son ombre qu'il faut se ranger quand les partis sont en armes. Sous l'indigne Valois, il crie aux citoyens qu'il faut supporter les mauvais rois et les mauvais princes; que l'anarchie d'une résistance illégitime et désordonnée est plus fatale que les abus; que le changement ouvre la porte à l'injustice; qu'on peut étayer ce qui menace ruine; mais que changer les fondemens d'un si grand édifice, c'est vouloir faire écraser sous ses débris et ses malheureux habitans et ses imprudens ouvriers. Si les sages veulent avoir des constitutions régulières et philosophiques; comme Pyrrha, qu'ils créent aussi des hommes nouveaux, ou qu'ils les sèment comme Cadmus. Les bonnes lois sont pour chaque peuple celles qu'il s'est faites insensiblement. Les hommes dans un état sont comme des corps mal unis qui *s'appilent* et se rangent d'eux-mêmes par le frottement ou par leur pesanteur; et ces arrangemens fortuits deviennent des lois. Chez les Français elles sont monarchiques. Tant que l'image de la monarchie reluira quelque part en France, Montaigne s'y range.

Si l'état chancelle, *il l'appuie* et retarde de sa puissance son inclinaison vers la ruine. Si les lois mêmes sont incertaines et produisent deux partis d'un choix douteux et difficile, son vœu est de se dérober à la tempête ; s'il ne le peut, il ferme les yeux et s'abandonne aux hasards de la guerre et de la fortune. Entre César et Pompée il se fût franchement déclaré ; mais entre les trois *voleurs* qui, après eux, se partagèrent le monde, il eût fallu se cacher ou suivre le vent, extrêmes partis qui deviennent permis quand les lois ont cessé de se faire entendre.

Conséquent à ses principes, il avoit marché sous les drapeaux du Roi, quand les Guises les conduisoient à la victoire. Mais pour prix de sa franchise et de sa modération, il avoit aussi la familiarité de Henri (17), de ce jeune prince excusable s'il continuoit la guerre qu'il n'avoit pas commencée, mais qui avoit enveloppé son enfance. Ses premiers regards avoient vu les batailles, mais aussi l'oppression, l'assassinat de sa famille, le fer de la Saint-Barthélemi levé sur sa propre tête. Devenu chef d'un parti et d'une armée à la fleur de son âge, il se livroit avec son courage héroïque, ses vertus aimables et franches, à une guerre qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'arrêter, et sans laquelle il ne

lui seroit resté ni asile ni patrie. Bientôt les intérêts changent : Valois appelle à son secours ce Roi de Navarre qu'il a combattu. Henri vole à la défense du prince qui l'opprimoit. Les ligueurs avoient mis en fuite leur malheureux roi. Entendez alors l'impartial Montaigne. Cette maxime, que pour la religion on peut se soulever contre son prince, cette maxime reprochée naguère aux protestans qui en couvroient leur rebellion, qui la soutient aujourd'hui? demande-t-il aux catholiques révoltés. C'est avec cette droiture qu'il juge les factions; c'est avec cette modération qu'il suit le parti qui l'entraîne. Il ne manque pas à la loi de Solon qui ne permet pas à l'homme de bien de rester neutre; mais la cause qu'il croit la plus juste, l'attache *sans fièvre*. La haine et la colère sont au-delà du devoir, et le devoir est assez pour lui. Que dis-je! le parti qu'il condamne triomphant, il s'y réconcilie quand il le voit malheureux et accablé. Sur-tout en persévérant dans son culte, il s'indigne contre les persécuteurs; il ne déteste pas seulement ceux qui usent de la religion comme d'un prétexte à leurs vengeances, à leur avarice, ou pour s'avancer dans la faveur des princes; il déplore dans les gens de bien la passion qui les pousse hors des bornes, et leur fait prendre des conseils injustes et violens.

Etrange façon de persuader, s'écrie-t-il, de se servir du fer et du feu pour manier les consciences!

Quel fut le fruit de cette indépendance de jugement et de conduite? Avouons-le aux gens modérés; avertissons-les que ce n'est pas ainsi que les ambitieux réussissent. *Il fut Guelphe aux Gibelins, il fut Gibelin pour les Guelphes.* « Il estime le roi de Navarre, c'est un » huguenot; il aime la grace du duc de Guise, » c'est un ligueur; il blâme les mœurs de » Henri III, c'est un rebelle ». Indifférent à ces clameurs lointaines, Montaigne, au foyer le plus ardent de la guerre civile, recueille pourtant le prix de sa justice et de sa vertu. Catholique dans un pays calviniste, quand la guerre menace la contrée, les protestans viennent confier à sa garde leurs femmes et leurs biens. Ils ont ruiné les églises; à lui seul il est donné de faire fleurir paisiblement dans son château le culte catholique, chagrin seulement d'être redevable de sa liberté à l'amour du peuple, et non à la protection des lois. Sa maison est un asile de paix. Un ennemi caché y pénètre avec des armes; le visage et la franchise du maître lui arrachent la trahison des mains: il sort sans oser donner le signal du pillage. Montaigne tombe dans une embuscade, on menace sa vie, il dispute fièrement sa rançon; tout-à-

coup les assaillans tombent à ses pieds, s'excusent et se dispersent. Cependant la Guïenne est ravagée, ses biens sont envahis par la soldatesque catholique. Vingt fois, en se couchant, il est averti qu'on le massacrera dans la nuit. « On pilla, on arracha, on démolit, on dé-
» truisit jusqu'aux espérances, on ruina les
» vivans et ceux qui n'étoient pas encore nés ». La contagion qui suit de près le ravage dépeuple cette malheureuse contrée, et Montaigne ne sait plus à quels amis confier, dans sa ruine, et sa famille et sa vieillesse.

Il connut bientôt que le plus sûr étoit de se fier à lui-même *de lui et sa nécessité*. Sa modération et ses maximes l'affermissent contre un choc qui eût fait mourir de douleur un avare ou un ambitieux. En attendant que l'orage se dissipe, quelles réflexions occupent le sage qui s'y voit en butte ? Il admire ce ciment invisible qui lie les hommes en corps de nations, force secrète qui passe notre intelligence. Pour le moindre trouble qui nous dérange, nous présageons la chute du monde, et tout au moins la dissolution des empires. Mais l'empire résiste à ces convulsions qui semblent en subvertir les fondemens et qui n'agitent que sa surface. Rome en proie aux dissensions et bientôt aux guerres intestines, combien de

siècles a-t-elle conservé en un seul corps vingt nations différentes, lointaines, mal affectionnées, mal gouvernées, injustement conquises? La France au temps de Montaigne semble arrivée au dernier degré de la misère.... Et parmi les victimes de cette crise funeste, Montaigne sans se vanter d'une insensibilité dédaigneuse contre les coups de la fortune, mais les supportant avec le calme heureux de son ame; presque honteux de payer une part si modique à la calamité commune, Montaigne s'abandonne à la philosophie, médite, compare l'histoire des plus malheureuses époques du monde, et toujours bon Français se confie à une Providence supérieure à notre foible vue, de la prospérité à venir et de la stabilité de l'état.

Que ne lui fut-il donné de voir justifiée cette espérance! Il vivoit encore quand Valois assassiné laissa au brave Henri le droit de conquérir ses sujets et sa couronne. Mais l'utile résolution qui ouvrit Paris au généreux vainqueur en lui faisant embrasser la religion de Montaigne, la mort du philosophe l'avoit précédée de deux ans.

Je l'ai parcourue cette longue carrière de discordes et de dévastations, et je me suis défendu de rappeler les temps non moins funestes dont un souvenir récent remplit encore notre

mémoire. Je me suis renfermé dans les sentimens, dans les expressions de Montaigne. C'est à vous maintenant à juger et sa vertu et sa sagesse, vous qui, rangés en tant de degrés inégaux, défendiez le monarque ou la monarchie, et vous qui tentiez de bonne foi une expérience opposée; vous tous qui choisîtes un des remèdes extrêmes qu'il indique, fuir ou suivre le vent, heureusement ralliés aujourd'hui autour du trône relevé et resplendissant de force et de gloire.

Peindre Montaigne probe, juste et modéré dans les partis et dans la guerre, calme quand la tempête l'atteint, supérieur aux inconstances de la fortune, c'est assez avoir fait l'éloge de sa morale. Mais pour achever son portrait, pour mettre en tout son jour l'union de son esprit et de son caractère, je le suis avec plus de plaisir encore dans sa maison, au milieu des siens; j'y cherche ces traits mêlés qui le rendent si aimable. A ce que le génie a de plus grand, je vois réuni ce que la familiarité a de plus facile; imagination rapide et vagabonde, pensées hardies, mœurs tempérées, prodigieuse mesure d'*esprit*, de ce don de saisir tout ce qu'a de frappant la comparaison des objets, de rendre saillans les rapports et piquans les contrastes; gaîté, naïveté, bonhomie. Quel devoit être le

charme de ses entretiens? Pour juger du plaisir qu'il y goûte, de l'agrément qu'il y apporte, lisez le morceau charmant où il passe en revue les vices de nos conversations. Quiconque dispute, quiconque disserte, est sûr d'y être peint. Il n'oublie ni celui qui compte ses mots et les pèse pour des raisons, ni celui qui n'emploie que l'avantage de ses poumons, ni celui qui conclut contre lui-même. Point de modestie, point de bonne foi dans la dispute. Nous circonvenons les auditeurs par la ruse, ou les fascinons par l'audace. Pas un qui sache rendre les armes quand la vérité se montre. Pour lui, il aime mieux se contredire que de contredire la raison. Pour vaincre l'entêtement des disputans et le sien même au besoin, il ne seroit pas fâché que tout ce que nous soutenons tournât en gageure, et que son valet pût lui dire au bout de l'an : « il » vous en a coûté cent écus à vingt fois, pour » avoir été ignorant et opiniâtre » : et pour ce trait seul les Essais devroient être le livre de la jeunesse.

Ce gracieux mentor eût-il pu ne pas puiser à la source de toute urbanité? Cet appréciateur délicat des trésors répandus par la nature eût-il rien eu à mettre au dessus des charmes que nous font goûter les femmes belles et aimables? Jamais elles n'eurent un admirateur plus pas-

sionné. Je sais bien que dans une saillie de sa verve plaisante, il compte *trois bonnes femmes* au monde, en osant ajouter qu'il n'en est pas *à douzaine*. Ah ! son calcul injurieux, ses jugemens hasardés contre la fidélité du beau sexe, il les dément à chaque page par les transports que lui inspire le délicieux commerce des belles, et par le nombre de celles dont il célèbre la haute vertu. Elles ne compteront point pour un ennemi le sage qui ne sortit que pour elles de sa modération philosophique ; elles l'aimeront comme il les aime. Si ses indiscrétions leur donnent du scrupule à l'admettre *au sallon*, elles le feront *du cabinet*, et c'est tout ce qu'il leur demande. Il s'égaie de leurs foiblesses ; mais comme il s'élève contre ceux qui les engagent sans bonne foi et sans amour, contre ceux qui payent leurs faveurs de déloyauté et d'ingratitude ! S'il apprécie leurs talens, qu'elles soient contentes du partage qu'il leur fait. Sans doute il les exclut des hautes sciences ; il souffre à les entendre citer Platon et Saint Augustin. Qu'en ont-elles besoin pour assaisonner un *nenni* de rudesse, de doute ou de faveur ? Mais il leur permet l'histoire, de la philosophie ce qu'il en faut pour supporter l'inconstance d'un amant ou l'importunité des ans et des rides; il leur permet la poésie, art folâtre, *parlier*,

tout en plaisir, tout en montre comme elles. Ce juge délicat de leur mérite, plein d'indulgence pour leurs imperfections, quelquefois dépité, mais toujours passionné pour elles, qu'aisément elles l'absoudront des traits malins sur les femmes savantes et sur les maris trompés! Femmes, il n'y a que les indifférens qui vous fassent injure!

Parmi ceux contre qui Montaigne prend leur défense, sont les maris tyrans et sans affection. La justice qu'il en fait me rappelle qu'il fut marié et qu'il ne le fut pas de son choix. Je ne sais s'il y pense quand il insiste sur la philosophie de Socrate laissant manier sa vertu à la malignité de Xantippe, ce qui étoit, dit-il, une *épreuve à fer émoulu;* sur la résignation de Pittacus, qui reconnoissoit à chaque homme un défaut, et qui avoit pour le sien *la mauvaise tête de sa femme.* Mais auprès de ces allusions détournées, je vois des marques d'estime, d'affection et d'honneur. Je vois le sincère Montaigne se rendre la justice d'avoir été meilleur mari qu'il n'avoit espéré ni promis. En dédiant publiquement à sa femme un opuscule, il la comble de témoignages d'attachement et de louanges, il se plaît à associer sa compagne au gouvernement de sa maison. Plein d'amour pour sa fille Eléonore, il abandonne entièrement la

première

première éducation de cette enfant unique à la sagesse, à l'amour, à l'indulgence maternelles. Bon voisin, hôte aimable, bon maître, excellent fils, excellent père, peut-être il ne fut pas l'amant de sa femme, certainement il fut son ami.

Associés par la grace de son abandon à ses affections toujours douces, nous nous souviendrons peut-être qu'on disoit autrefois que Montaigne étoit *égoïste*. Mais ce mot ne signifioit alors que celui qui parle de soi; et nous avons avoué qu'il est le premier des égoïstes en ce sens. Par quelle légèreté rappelleroit-on cette expression, aujourd'hui que, devenue odieuse, elle ne s'applique plus qu'à l'homme personnel qui n'a plus la bonne foi de dire *moi* dans la société; mais dont le cœur desséché et avide ne voit que son vil intérêt au milieu des vertus et des vices du monde? Quel rapport entre cet homme et Montaigne? Seroit-il égoïste pour avoir chéri sa liberté et ses livres? Sa bibliothèque, cet asile où furent pensés et écrits les Essais, il le ferme au public, il le cache à tout le monde. Voulons-nous lui en faire un crime? ou bien donnerons-nous du poids à ces plaintes qu'il nous raconte lui-même. « Il est oisif (Montaigne oisif!) « Il est froid aux offices de parenté, » d'amitié; aux offices publics ». Exigerons-nous qu'il abandonne son temps et ses pensées

à la foule indiscrète? Mais s'il étoit, dit-il, grand enlumineur de ses actions, il auroit de quoi répondre à ces plaintes. Incapable de rien demander pour lui, soit fierté, soit modestie; incapable de rien refuser à autrui par facilité de caractère, il ne cache pas que ses amis l'importunent quand ils le forcent à solliciter autrui. Essentiellement reconnoissant, par cela même il craint d'être chargé du poids de la reconnoissance; il ne trouve rien de si chèrement acheté que ce qu'on lui donne, et pour son compte il se contente des ingrats. Dirai-je toute ma pensée? En vieillissant il voudroit être égoïste, et il ne le peut. Quand il parle d'acquérir de l'insensibilité par raison, il se vante, comme lorsqu'il s'accuse de manquer d'imagination ou de mémoire. Loin que son cœur se soit desséché, la chaleur de son ame, la vivacité de ses entretiens, la verve de ses écrits paroissent augmentés dans sa vieillesse; il semble devenu encore plus aimable, encore plus original. C'est alors qu'il ose plus dire. Excité par l'avidité du public qui veut l'entendre parler de lui, qui lui demande de nouveaux Essais, si dans cette arrière-saison il s'est plus occupé de ce qui lui est propre, il s'est livré à nous donner jusqu'aux détails secrets de son régime de vie, lui qui croyoit la santé une si grande partie du

bonheur, et la santé sans médecin une si grande partie de la sagesse, ne pardonnerons-nous pas à cet abandon de vieillard; à ces singuliers détails, mêlés d'esprit, de gaîté et de grace, et dont le goût même ne peut s'empêcher de sourire ? La franchise de quelques aveux naïfs peut étonner d'abord ceux qui n'attendent dans un vieillard qu'une morne gravité. Montaigne, qui, s'il recommençoit sa carrière, voudroit encore y marcher du même pas, Montaigne leur répond qu'il ne veut calomnier, dans ses vieux jours, ni les jeunes gens, ni sa propre jeunesse. Il auroit honte d'attacher monstrueusement la *queue d'un philosophe* à la tête d'un homme vicieux. Il entretient sa vieillesse riante à l'exemple de Solon, de Caton et de tant de personnages illustres. Il croit pouvoir parler sans risque des douces foiblesses de sa verte saison, quand leur retour n'est plus à redouter. La prétendue modestie lui est suspecte : il craint que les *maléfices* ne deviennent simples fautes, quand les fautes passeront pour maléfices. Enfin, la vie humaine est moitié en sagesse et moitié en folie. Qui, voulant la soumettre à l'examen, n'en écriroit qu'avec réserve et révérence, en laisseroit en arrière la plus curieuse portion.

C'est aux défauts que l'âge amène, à l'avarice, à la superstition, à la peur, qu'il pense mainte-

nant à résister. Ceux de la jeunesse, dit-il, ne s'en vont que trop d'eux-mêmes. Il ne se livre ni à l'inutile regret de la perte des plaisirs goûtés, ni au vain scrupule de leur souvenir : fruit d'une morale douce, humaine, tempérée, d'une conscience pure, d'une ame ferme ! jamais Montaigne ne connoît le remords pour lui-même, et pour les autres il en fait peu de cas. Il a fait des fautes ; il a souvent manqué l'occasion de mieux faire : de repentir, il n'en a ni n'en veut avoir. Désormais son naturel est fixé : il n'est plus temps de recommencer un autre homme, il s'agit d'achever celui-ci. Et ces gens qui se consument en vains scrupules, et ceux qui croient couvrir leurs fautes par de superstitieuses pratiques, et ceux qui se repentent sans réparer, et ceux qui se repentent et retombent sans cesse, tous dégoûtent également Montaigne du repentir, remède trop tardif et trop impuissant. Mais à qui conviendra ce courageux langage? qui pourra dédaigner le *repentir* que Dieu *fit la vertu des mortels*, vertu triste, mais la seule qui reste à tant d'hommes? Celui-là seul aura le droit de la méconnoître, dont le naturel heureux fut confirmé par une raison supérieure, qui suivit de justes penchans avec retenue. Sa morale ne sera point de parade ; elle le soutiendra contre les passions factices, contre les excès des passions

naturelles; elle embellira le bien, elle lui fera supporter gaîment les maux inévitables de la condition humaine. Oui, mener une vie conformément à cette condition, c'est savoir être jeune avec tempérance, vieux avec résignation, et ne rien laisser perdre des plaisirs qui appartiennent à chaque âge (18). Je sais bien que le rare bonheur d'une vieillesse riante n'est pas le fruit de la philosophie seule: il est le prix de l'excellence du naturel; mais ces deux biens s'accordent et se perfectionnent l'un par l'autre. C'est parce que le sommeil de Montaigne a rarement été troublé par ses pensées, excepté par celles de la jeunesse, qui réveillent sans consumer; c'est parce que toute sa vie il a traité son imagination aussi doucement qu'il a pu, que cette imagination riante et inépuisable sous les cheveux blancs, fleurit encore suivant son expression gracieuse, *comme le gay sur le tronc d'un vieux chêne*. L'infirmité l'assiége. En proie à l'un des maux les plus cruels qui affligent l'humanité, dans les accès fréquens de la maladie, ses reins sont déchirés, mais la pierre fatale n'atteint pas son ame; il ne s'écrie pas avec un transport de rage que la douleur n'est pas un mal, mais il sourit à ses amis, et il supporte la souffrance avec une patience sans ostentation. Quelle situation douce encore! il résiste à la douleur: étranger

au remords, sans se roidir il s'est muni contre la foiblesse ; il a fermé la porte à la superstition avant que la débilité de l'âge menaçât de l'introduire : la mort n'est pour lui que la fin d'une vie qu'il aime, mais qui a son terme ; il en a nourri la pensée dès sa jeunesse et au sein des plaisirs, non pour en faire un fantôme qui toujours menace, mais pour que l'*accoutumance* en dépouillât l'image, des crêpes sanglans et lugubres dont la charge notre imagination (19). En écartant ces apprêts sinistres, la mort ne sera plus une science d'un apprentissage si pénible et si funeste : la nature à son heure nous en apprendra ce qu'il faut. Loin d'avoir besoin d'être aidé à franchir ce passage, Montaigne choisiroit de rencontrer sa fin sur quelque terre étrangère, éloigné des siens et loin de ces consolations déchirantes, mêlées de nos regrets et du désespoir de ceux que nous laissons. S'il désire un dernier bienfait de la nature, c'est une mort prompte et sans agonie... Aimable vieillard, ce bienfait, tu l'obtins. Malade, affoibli, mais sans que rien annonçât qu'il touchoit au terme, sans convulsion, sans discours, sa mort est naturelle, imprévue et douce ; et, comme s'il lui fût accordé de couronner ses maximes par le dernier acte de sa vie, c'est en s'inclinant devant Dieu au moment du plus redoutable mystère de son culte, qu'il exhale le dernier soupir.

Telle fut la vie et la mort du philosophe. Sa raison, son amabilité, son génie lui donnèrent tous ses contemporains pour partisans (20). La Cour régloit sur lui son langage; la bonne compagnie vouloit *parler les Essais* : le goût des bons esprits pour les piquantes saillies de son imagination et de son style n'a pas cessé d'aller en croissant. En Angleterre on a voulu le traduire ; entreprise plus vaine que, parmi nous, celle de rendre l'Enéide en froide prose. Par-tout les moralistes qui ont voulu exprimer les traits fidèles de la nature, les écrivains qui ont aspiré à rendre leurs leçons riantes, ont puisé à l'envi dans cette source féconde; et à tous ces titres, j'aime à nommer Molière le premier des disciples de Montaigne. Plus les véritables lumières ont fait de progrès, plus Montaigne a été cher aux sages, qui retrouvent en lui le germe de leurs plus précieuses découvertes, soit que les modernes, comme Rousseau, aient profité de ses pensées, soit que la force de son génie lui eût fait pressentir ce qui, méconnu après lui, s'est dévoilé de nos jours. A mesure que la liberté de penser est devenue un besoin parmi les hommes, le hardi Montaigne a été cité plus souvent; et quand l'expérience nous apprend que cette liberté indéfinie ne doit pas seule servir de guide à la doctrine pratique des philosophes et

à la conduite des nations, l'avertissement nous est encore donné par lui.

Je me plais à rapprocher les traits qui le recommandent à notre admiration. Ecrivain, son style brillant, l'accord singulier de sa force avec la hardiesse de ses pensées ; de sa naïveté, de sa jovialité familière avec l'aisance de sa morale ; son langage animé, tout, jusqu'à ses aimables licences, s'empare d'abord du lecteur, et l'attache involontairement à l'auteur autant qu'au livre.

Philosophe, il a mis dans son ingénieuse balance tout ce qu'avoient pensé de plus sage les grands hommes de l'antiquité. Ce que les sectes avoient reçu par autorité, ou par enthousiasme, il l'analysa sans préjugés, avec une raison supérieure, avec une finesse d'aperçus sans modèle dans les temps modernes, et que nous n'avons pas surpassés. Il devança Bacon, Locke et Descartes. Le premier, il avertit de ne pas chercher la pensée et les connoissances dans des inspirations chimériques, antérieures à l'expérience et aux témoignages comparés de nos sens. Il enseigna le doute philosophique, seul fondement de la vraie science : et plus il doute des choses humaines, plus il s'affermit dans la croyance des choses célestes.

Moraliste, Montaigne est le plus inspirant

et le plus secourable des moniteurs, parce qu'il est celui qui lit le mieux dans le cœur de l'homme. D'autres ont tracé des portraits satiriques qui flattoient plus la malignité de leur siècle qu'ils ne servoient la morale, peintures plus estimables pour le brillant du coloris que pour la pureté du dessin. D'autres ont resserré en maximes concises les aveux vrais sans doute, mais tristes, de la force et de la foiblesse de notre amour-propre. De nos jours, des philosophes estimables ont comparé la morale aux formes actuelles de nos mœurs. Mais ils ont peu ajouté aux aperçus de Montaigne. L'homme qu'il a peint est encore l'homme de notre siècle, ou plutôt, c'est toujours nous-mêmes. Les Essais ont quelque chose de l'apologue. Comme en attirant l'intérêt et le sourire des hommes sur ses personnages, Esope nous conte, sous leur nom, notre propre aventure, Montaigne n'a semblé vouloir que se peindre. Se trouvant, dit-il, vide de matière pour écrire, *il s'est présenté à lui-même pour argument, livre seul au monde de son espèce et d'un dessein farouche et extravagant.* Et tandis qu'il s'excuse de ne parler que de lui, nous ne pouvons nous lasser de l'entendre. Il s'accuse! il arrache l'aveu de nos foiblesses. Nous le sentons descendre dans notre cœur, tandis qu'il paroît ne sonder

que le sien. Ainsi le fabuliste avertissoit que, les noms changés, ses fables étoient notre histoire.

Et sur quel modèle a travaillé pour nous ce grand peintre? C'est le portrait d'un homme supérieur et simple à la fois, qui mit d'accord son caractère, ses principes et sa vie; et dont le bonheur, prix de cette sagesse aimable et facile, peut être également à l'usage et du vulgaire et des hommes de génie qui voudront imiter sa modération.

Mais quoi! je ne puis voir, sans une émotion profonde, la limite de la carrière, et le temps de réparer l'omission volontaire que vos cœurs m'auront déjà reprochée. Il est dans l'éloge de Montaigne un trait que ma plume écartoit à dessein et qui seul cependant m'inspira d'écrire. J'eusse laissé à d'autres le mérite de célébrer le philosophe, le moraliste, l'écrivain. Je n'ai pu résister au besoin de payer le tribut de mon cœur à l'ami parfait, au panégyriste de l'amitié. Mais en me hâtant de me livrer au sentiment que cette amitié me rappelle, des motifs qui me sont trop personnels m'auroient interrompu. Ils ne m'eussent plus laissé la liberté de rendre hommage aux autres perfections de ce beau caractère et de ce brillant génie. Ah! quand nous demandions s'il eût été possible

de soupçonner Montaigne de sécheresse et d'égoïsme, j'aurois pu me borner à répondre : relisons son excellent chef-d'œuvre sur l'amitié. Que dis-je ! relire ! et qui n'en porte dans la mémoire les traits admirables ? Quiconque est sensible les apprécie ; mais peu d'hommes peut-être ont le bonheur de la connoître à fond cette amitié céleste, si diverse de toutes nos autres affections. Pure, libre, égale, désintéressée, elle est opposée à ces relations fortuites ou vulgaires, *nouées par quelque occasion ou commodité* qui mêlent d'autres causes, un autre but, d'autres fruits à l'amitié. Ce n'est ni une qualité, ni un mérite, ni deux, ni mille ; c'est, selon l'expression de notre sage, je ne sais quelle quintessence de tout cela qui absorbe deux volontés en une. L'ami de Gracchus est accusé d'être complice de toutes les pensées de son ami : il s'en glorifie. « Et s'il vous avoit com-
» mandé de mettre le feu à nos temples ? —
» Il ne me l'eût pas commandé. — Mais s'il
» l'eût fait ? » — Montaigne blâme et excuse la dernière réponse. « J'eusse obéi ». Non, mon ami n'eût pu me prescrire le crime. Sa volonté et la mienne ne sont pas deux volontés ; si je suis sûr de moi, il ne se peut que mon ami soit un incendiaire.

Ce n'est pas la volonté seule qui est commune

dans ce noble commerce (quelles expressions pourrois-je substituer à celles de Montaigne ?): « les offices, les bienfaits nourriciers des autres » amitiés ne méritent pas d'être mis en compte. » On en bannit ces mots : obligation, recon- » noissance, prière, remercîmens. Si l'un pou- » voit donner à l'autre, c'est celui qui recevroit » qui gratifieroit son compagnon ». Sans doute après avoir goûté cette amitié sublime, on est froid dans le monde pour les liaisons communes auxquelles ce beau nom est prostitué. On passera pour dédaigneux et peut-être pour égoïste, parce qu'on ne peut s'accommoder de ces amis entre lesquels la sagesse commande de vivre comme avec des ennemis prochains, ou parmi lesquels il faut dire sans cesse : mes amis, il n'y a point d'amis. Loin que les plus étroits de ces rapports méritent le nom d'amitié, ce n'est pas avoir un ami que d'en avoir plusieurs ensemble. « C'est un assez grand miracle de se doubler: » ceux-là n'en connoissent pas la hauteur qui » parlent de se tripler. C'est multiplier en con- » frérie la chose la plus une et unie, et de quoi » une seule est encore la plus rare à trouver » au monde ».

Cette chose si rare et dont il parle en termes si touchans, l'heureux Montaigne l'avoit trouvée. Ni le talent ni une sensibilité vague n'eussent

suffi pour dicter à l'écrivain un éloge si chaud, qui seul justifieroit son cœur. C'est le bonheur d'avoir un ami qui lui apprit à peindre ainsi l'amitié et ses délices. Il a rendu fameux le nom d'Etienne de la Boétie, de cet ami, de ce *frère;* car ils aimoient à s'appeler de ce titre. Un vigoureux génie, une ame au dessus des préjugés; des goûts, des connoissances pareilles embellissoient leur union; mais ce n'étoit aucun de ces dons qui les attachoit l'un à l'autre, c'étoient tous ensemble. « Si l'on me presse de dire pour-
» quoi je l'aimois, je sens que cela ne peut s'ex-
» primer qu'en répondant : parce que c'étoit
» lui, parce que c'étoit moi ». Paroles fameuses, que ce seroit un crime de soustraire, et que chaque auditeur dévance à mesure que je les rappelle. O jouissance trop courte! ô cruelle perte! Dans les plus belles années de la maturité, Montaigne voit son ami expirer entre ses bras. Elle existe, elle fait encore verser des larmes à quiconque possède ou perdit un ami, cette lettre touchante où il raconte la mort de *son frère,* où l'on voit la Boétie trompant sa famille de fausses espérances, dire toute sa pensée à son ami et le préparer au coup d'une séparation si cruelle. Bientôt vaincu par le mal, mais rappelé à des intervalles d'existence, il le supplie de ne pas

s'obstiner à troubler par d'inutiles secours le calme heureux, les indicibles douceurs d'un sommeil qui tenoit déjà d'une autre vie. Au dernier instant même, des allusions ingénieuses à ce que leurs auteurs chéris ont dit de la mort, de l'amitié, sont sur ses lèvres expirantes. Ah! voilà le spectacle, voilà le souvenir qui, dès ce moment, mêla pour toujours la pensée de la mort aux plus riantes pensées de Montaigne : voilà ce qui lui faisoit secrètement désirer de mourir seul, ou d'une mort soudaine. Il sentoit trop vivement la longue impression d'une scène si déchirante ; et, malgré la douceur qui se mêloit à sa peine, il désira d'en épargner aux siens la triste répétition.

Oui, si, depuis ma jeunesse, Montaigne, ses écrits, sa philosophie, sont les objets de ma plus constante étude, de ma prédilection la plus chère, c'est par le Chapitre de l'Amitié que cette prédilection commença : l'amitié me l'avoit inspirée. Et moi aussi j'eus un ami (21). Non moins passionné que moi pour le philosophe, c'est lui qui eût été digne de rendre achevé cet éloge que l'amour du sujet me donne l'audace de crayonner. En rappelant nos jouissances communes, aujourd'hui réduit à exprimer seul ce que sa main ferme et exercée eût tracé avec supério-

rité, c'est ici que je puis dire : « Nous étions de » moitié en tout, il me semble que je lui dérobe » sa part ». J'oserai faire comme Montaigne, je mêlerai à cet ouvrage les fragmens dérobés à la plume de mon ami, reliques dernières qui me restent de lui, composition de sa jeunesse, monument de notre amour pour notre écrivain favori, et conclusion plus convenable à son éloge que tout ce que pourroit me dicter ma propre imagination.

« J'arrête ma pensée sur Montaigne, éclairé, » sage, heureux et paisible, dans un temps où, » livrée aux guerres civiles, la France étoit près » de se replonger dans son ancienne barbarie. Je » le vois s'approprier ce que la raison avoit dicté » de vrai, de grand, d'utile aux sages de l'antiqui- » té, ses maîtres et ses modèles. Je le vois y réunir » la plupart des vérités philosophiques, de ces » beaux développemens du cœur humain deve- » nus si célèbres sous la plume des écrivains de » nos jours. Son originalité piquante, sa bril- » lante imagination impriment à ses écrits une » empreinte si profonde, que tout ce qu'il em- » prunte semble lui appartenir, et qu'on ne » sauroit l'imiter sans paroître plagiaire. Si de » tous les philosophes qui nourrissent notre rai- » son et fortifient notre ame, il falloit n'en con-

» server qu'un seul, je voudrois que ce fût
» Montaigne. S'il falloit s'éloigner de la société
» des hommes, je voudrois encore que Mon-
» taigne me restât. Je croirois qu'un ami m'a
» suivi dans ma retraite.....»

FIN.

NOTES.

(1) Montaigne avoit été très-frappé d'un exemple où l'on avoit vu dans son voisinage sacrifier à la forme le fond, c'est-à-dire, la vie des hommes, et, pour le maintien des principes, accomplir le supplice d'un condamné en apprenant la découverte du vrai coupable.

(2) Outre les Essais, nous avons de Montaigne la traduction du Traité de Sebonde, dont il sera parlé. On a retrouvé et imprimé, il y a quelques années, le Journal des ses Voyages. Rien n'étoit moins destiné au public: c'est un simple mémorial, où les détails de son traitement aux bains de Lucques tiennent la place principale. Cependant on y rencontre quelques morceaux précieux, particulièrement sur les protestans d'Allemagne, sur la négociation du saint Office avec Montaigne, et une page sur Rome moderne, aussi belle que celle qu'on lit dans les Essais. On possède aussi quelques lettres, et entre autres celle où est si bien peinte la mort de la Boétie.

(3) Avant que des chefs-d'œuvre approuvés dans tous les genres d'écrire aient fixé la langue littéraire d'une nation, il a fallu que les écrivains démêlassent les tours heureux qui devoient en former la syntaxe : il a fallu qu'ils choisissent, suivant leur goût, le mot propre de chaque conception qui se présentoit à leur esprit, tantôt adoptant un nom vulgaire, ou en faisant dériver un du latin, tantôt hasardant d'attirer une expression connue d'un sens à un autre, à la faveur de quelque similitude. Ce moment, où une langue long-temps parlée prend une

forme régulière, offriroit un vaste champ d'observations à celui qui pourroit suivre ses développemens. La syntaxe est déterminée par la direction et le mélange de celles des langues plus anciennes parlées par les habitans antérieurs. Les écrivains qui l'observent ne peuvent la changer; ses habitudes, qu'ils constatent, deviennent les règles; ce que l'ignorance a corrompu de l'usage régulier des langues mères, ils l'appellent *idiotisme*, et le consacrent comme une façon de parler nationale. A peine leur est-il permis d'opérer à la longue quelques changemens en ce genre, et ils les proposeroient en vain, s'ils ne les empruntoient du peuple même. C'est la rapidité des transactions journalières, c'est la paresse du vulgaire pour achever d'exprimer chaque idée aussitôt qu'il la suppose sous-entendue par l'interlocuteur, qui produit dans les langues les plus singulières et les plus savantes ellipses.

Les noms des objets, et par imitation ceux des modes intellectuels ont été imposés de la même manière; mais les écrivains en sont bien plus les maîtres. Leurs écrits seuls font la fortune des expressions; et parmi les mots que le peuple assemble au hasard, c'est l'emploi qu'en font les auteurs lus du public qui marque les nuances et distingue les synonymes. Par là, seulement, la nation acquiert une langue littéraire. On connoît le privilége des signes, non seulement d'aider à la pensée, mais de faire penser. Car penser, c'est juger et combiner nos idées: pour les comparer, il faut se les représenter distinctes, et l'on ne distingue dans la foule que ce qu'on a marqué d'un signe et appelé d'un nom.

Ce n'est pas tout, et les premières expressions d'une langue n'y restent pas long-temps isolées; elles se mêlent. Le même objet conserve comme autant de noms absolus ceux qu'il n'avoit que par relation à ses rapports divers.

Le même nom donné à plusieurs choses pour une seule de leurs propriétés qu'elles auront commune, leur reste propre malgré leurs différences réelles. Les mots passent mille fois du propre au figuré; souvent le fil se perd, et rien n'empêche que sur quelque rapport arbitraire l'expression figurée ne devienne le nom propre d'un nouvel objet absolument étrangerà la première origine. Combien de fois les termes fournis aux artistes par l'analogie ont été empruntés d'après eux, par comparaison, pour signifier toute autre chose. Sans aller plus loin, n'est-il pas singulier que le cri italien : *aux armes, all' armi*, soit devenu en français le nom général de l'inquiétude mêlée de crainte ; que de nom transformé en verbe, il peigne non seulement l'affection de celui qui s'effraie, mais même l'action d'inspirer cet effroi, dérivation la plus éloignée de sa source qu'il soit possible. Et remarquez que nous n'avons trouvé en italien que le cri de guerre, et que c'est nous seuls qui en avons fait l'emploi figuré, que le mot *allarmato* pour *allarmé* dans notre sens, est du toscan moderne, traduit de notre gallicisme sans égard par l'origine italienne de ce trope singulier.

C'est ainsi que les langues se créent et se fixent. Le goût vient ensuite, il recense et met en ordre ses richesses. La revision du vocabulaire, si l'on peut parler ainsi, est un vaste travail; mais le travail des premiers écrivains est une véritable création. L'académie française délibéroit lentement après des recherches savantes et seulement pour approuver ou pour rejeter. Mais Marot, Amyot, Montaigne n'avoient ni guides, ni conseils, ni temps pour délibérer. Chaque mot étoit hasardé. Sera-t-il entendu? sera-t-il goûté? est-il expressif, harmonieux, d'accord avec ceux qui expriment les autres nuances? Il n'existoit encore ni goût général ni manière convenue; et chaque écrivain

avoit à fonder son école dans ce qui, de sa nature, a le plus besoin d'être uniforme, la langue que chacun doit entendre et parler également.

Les deux époques où la langue se forme, et où le vocabulaire est revu, arrivent pour chaque nation à différens intervalles. Le français retardé dans sa marche, par Ronsard, n'a pris sa forme qu'aux beaux jours de Boileau et de Racine, tandis que l'idiome toscan est fixé depuis Pétrarque et Boccace, successeurs immédiats du Dante. Devancés par les Italiens dans la civilisation et dans les lettres, mais vingt fois en un siècle, et jusqu'aux jours de Montaigne, conquérans de cette belle contrée, nos aïeux rapportèrent à la France les mots et les tours de cette langue aimable, harmonieuse et facile. Non seulement la fréquentation des deux peuples fit emprunter involontairement un grand nombre de mots de celui qui parloit le mieux ; non seulement nos chevaliers français dérobèrent de douces paroles aux belles d'Italie ; mais les arts, les sciences, les douceurs de la vie civile, le commerce, tout ce qu'on cultivoit sur cette terre favorisée étoit ignoré et sans nom dans nos provinces. Les nomenclatures entières de chaque branche de l'art social nous vinrent en foule de l'autre côté des Alpes ; et cette invasion enrichit à la fois et rendit confus le vocabulaire. Montaigne, qui possédoit le toscan et la littérature italienne aussi parfaitement que le latin, a semé dans les Essais un grand nombre d'expressions évidemment italiennes. Je crois avoir rendu compte, par ces observations, de l'état de notre langue au seizième siècle, des causes qui la faisoient s'enrichir chaque jour, mais qui la rendoient encore variable.

(4) Le privilége des grands écrivains, d'enrichir le discours au gré de leurs conceptions, de se créer et de

nous faire parler leur langue, est comme transféré par l'opinion à un tribunal où siégent ces hommes de génie, mais avec la mission commune de s'opposer aux nouveautés plutôt que de favoriser les hardiesses. C'est au mauvais goût et à l'ignorance que cette institution résiste glorieusement. Mais y rejettera-t-on les noms nouveaux des choses nouvelles, si l'harmonie et l'analogie ont concouru à les former suivant le précepte d'Horace? Les Vandales ont passé, et sans doute ils nous ont laissé des locutions vandales. Mais des sciences jadis inconnues, des combinaisons neuves sont nées parmi ces convulsions. Leur nomenclature nécessaire ne sera point écartée par un scrupule dédaigneux. Et si quelque conception extraordinaire inspire une figure hardie ou une expression inaccoutumée à un génie supérieur; si ce nouveau tour a frappé ceux qui l'auront entendu, s'il a passé de bouche en bouche, quelle autorité voudra s'opposer à la fortune qu'il aura faite, et confondre celui qui ajoute une beauté à la langue de Racine avec le barbare qui la défigure?

Cependant la liberté est pour le génie, et il en use sobrement. Sans doute il faut une règle au vulgaire; quand les expressions et les tours consacrés par des chefs-d'œuvre devenus classiques se sont répandus dans la bouche du public, qu'un assez grand nombre d'ouvrages divers généralement applaudis ont pu embrasser l'universalité des mots de la langue dans tous les genres, cette langue est fixée. Les gens de goût l'étudient pour confirmer dans le public la connoissance habituelle par la connoissance méthodique. La nation autorise leurs travaux et en reçoit les résultats comme des lois. C'est alors que les bons esprits doivent s'unir pour rejeter les changemens que de nouvelles acquisitions d'idées ou de nouvelles découvertes ne rendroient pas indispensables. Ils doivent maintenir

la pureté de la langue pour elle-même et pour ne pas laisser vieillir les grands modèles qui en ont fourni le dictionnaire. Les esprits malfaits essaient de se révolter contre cette innocente autorité. L'envie de se distinguer produit le langage précieux : le défaut de goût change en barbarismes savans la précision philosophique, et parmi les novateurs, l'ignorance de l'analogie enfante le néologisme.

(5) Montaigne fait sans scrupule le fils incapable d'un duc *patissier dans quelque bonne ville.* Quand les vignes gèlent dans son village, son prêtre en argumente l'ire de Dieu sur toute la race humaine, et tient que les Cannibales en ont déjà la *pépie.* Il appelle la vertu de son siècle *un affiquet* à mettre au bout de la langue. Et ces peuples prétendus barbares qu'il oppose aux peuples soi-disant policés, que par une exagération à bonne fin, que Jean-Jacques n'a pas manqué de suivre, il nous peint si intéressans ! ils sont simples, ils sont forts, ils sont bons, ils sont heureux. *Mais quoi ! ils ne portent point de haut de chausse !*

(6) Quoi qu'on en ait répété, Montaigne sait ce qu'il va dire presque aussi-bien que ce qu'il dit ; mais, chez lui, les transitions qui nous écartent sont insensibles et par conséquent parfaites : aussi-bien ne sont-elles pas cherchées à mon avis. Celles qui nous font rentrer dans le sujet sont ordinairement négligées. C'est pour nous un défaut sans doute ; nous aimons essentiellement l'ordre et la régularité des plans ; nous nous vantons qu'on ne sait *faire un livre* qu'en France ; et en ce sens, ce que nous appelons faire, n'est pas créer, ce n'est que disposer les matériaux avec art. Ce mérite que les anciens ont rarement, qui manque communément aux Anglais, on ne

l'apprécioit pas encore du temps de Montaigne. Il lui suffit, dit-il, que la matière se distingue de soi; elle montre assez où elle change, où elle conclut, où elle se reprend, sans l'entrelacer de paroles, de liaisons et de coutures introduites pour le service des oreilles foibles ou nonchalantes. Il est si paresseux ou si indifférent à cet égard, qu'à chaque édition de son livre qui lui repasse par les mains, il intercale les réflexions nouvelles que ce qu'il avoit d'abord imprimé lui suggère; et pour rétablir les idées intermédiaires de ses conceptions, quand un *allongeail* ou toute autre cause en brouille le fil, il s'en rapporte au lecteur de bonne foi, avec autant de confiance que pour suppléer les fautes de son imprimeur; et il nous assure qu'il *redicteroit* encore autant d'Essais, que de s'astreindre à revoir ceux-ci pour cette correction qu'il appelle puérile.

Dans le livre fameux de Locke, admirable par la savante analyse de nos facultés, qui a éclairé, contre les préjugés de l'école, l'histoire de notre entendement, démontré l'instrument de nos connoissances et affermi la base de toute certitude; il est remarquable que l'auteur, après avoir confessé qu'il auroit dû en lier tout autrement les parties, ajoute, dans les mêmes termes que Montaigne, qu'il referoit un livre tout nouveau, plutôt que de refondre celui-ci. Toutefois, cette justification difficile à admettre pour un ouvrage si grave, composé dans un but spécial et pour développer une seule vérité métaphysique, est bien mieux placée dans la bouche de l'auteur des Essais.

(7) Montaigne a jugé les chefs-d'œuvre de l'antiquité avec une précision qui ne seroit chez nous que le fruit des recherches les plus fines et des discussions les plus mûres. Ce n'est que de nos jours que Tacite a été mis à

sa véritable place. Ceux qui ne recherchent dans l'histoire que des faits et à qui ils sont tous égaux, très-difficiles sur les moindres circonstances qu'on en peut retrouver, très-indifférens sur les causes et les conséquences morales, rebutoient un livre au dessus de leurs forces, et nioient que la peinture du cœur inextricable de Tibère fût véritablement de l'histoire. Encore aujourd'hui, on trouvera des critiques qui, en haine de Voltaire et de ses admirables tableaux, ou en haine des philosophes qui ont vanté Tacite, seront déterminés à décrier l'histoire philosophique. Montaigne leur enseigne que c'est la plus utile de beaucoup, que Tacite est un livre non à lire, mais à savoir, fait pour la *provision* et l'ornement de ceux qui tiennent quelque rang au *maniment* du monde ; ce penseur profond, à qui il faut des livres qui fassent réfléchir, a vu, dit-il, dans Tite Live cent choses que les autres n'ont pas su y lire. En ce sens l'histoire est *son gibier*. Il s'accommode aussi des écrivains qui se contentent de tenir registre des faits, dont chacun peut faire son profit suivant la force de son jugement : mais il ne voit point de milieu entre les historiens ou excellens ou fort simples ; il veut le tableau parfait, ou les simples matériaux pour le faire à son gré.

Cicéron, bon citoyen, mais trop curieux de renommée, priant les historiens de son temps de déroger en sa faveur à l'impartialité due aux races futures ; le premier des orateurs, mais trop amoureux de l'harmonie de son style, perdant trop de temps en morale à définir la mort, la volupté et tout ce que nous connoissons assez, est jugé un peu sévèrement par Montaigne : il voudroit avec moins d'appareil dans ses écrits philosophiques, des raisons plus fermes, qui donnassent dès la première charge dans le

fort du doute. Enfin en admirant son talent et son consulat, il ne croit pas qu'en lui le caractère égale la vertu ni la science.

(8) Plutarque écrit un traité de la *Consolation* en faveur d'un père affligé, et se borne à lui rapporter les citations entassées de tous les poètes qui ont dit que la mort est inévitable et souvent heureuse. Comment dans d'autres traités emploie-t-il ces *faits notables*, qu'il s'emprunte à lui-même pour ornement de sa morale? Lisez-les, vous vous fatiguerez bientôt à entendre des préceptes uniformément précédés d'un trait d'histoire qui ne sera ni une autorité ni un exemple, ornement affecté qui ne tient au sujet que d'une manière purement oratoire, par une allusion plus ou moins ingénieuse, mais toujours recherchée, et souvent très-puérile. On sait ce que sa secte philosophique et sa qualité de prêtre d'Apollon ont répandu de mysticité dans la plupart de ses écrits.

(9) La fameuse statue de Condillac se trouve entièrement dans Montaigne. « Qu'un homme entendu imagine » l'humaine nature originairement produite sans la vue, etc. » On voit par-là combien nous importe à la connoissance » de la vérité la privation d'un autre tel sens, ou de » deux, ou de trois, si elle est en nous. » Liv. 11. ch. 12.

« (10) Si Thalès fait Dieu spirituel, si Anaxagore lui donne une intelligence et une prudence infinie, Anaximène propose d'attacher la divinité à l'air, Parméuide trace Dieu en cercle lumineux autour du monde, Alcméon met les dieux dans le soleil et dans les astres, Epicure leur donne une figure humaine, transparente et perméable, Empédocle les cherche dans les quatre élémens; chez Straton, Dieu c'est la nature, chez Diogène, c'est le

temps ; Socrate, Platon, Aristipe, Chrysippe chancellent sur la nature divine ; Diagoras nie qu'il y ait des dieux. S'agit-il de bâtir le monde ? Epicure propose le concours fortuit de ses atômes, Thalès choisit l'eau pour principe, Diogène l'air, Héraclite le feu, Appollodore le feu et l'eau, Pythagore l'harmonie des nombres, Parménide l'unité opposée à l'infini d'Anaximandre : l'un fait le monde éternel, l'autre en fait un animal et lui prête une ame ; le mouvement est nié par un autre. Archéloüs tire l'homme du limon de la terre : ceux-ci le font changer sans cesse de substance et se jouent de leur propre subtilité. L'homme qui a emprunté, disent-ils, n'est plus le même homme au terme de la dette. Celui qui vient au festin n'est plus celui qu'on a convié. Il n'y a point d'ame selon Cratès : l'ame est une substance se mouvant d'elle-même selon Platon. Chez Thalès c'est une nature sans repos, une chaleur interne chez Possidonius et Cléanthes, un esprit pour Hyppocrate, un souffle pour Varron, la lumière pour Héraclide ; elle est de terre et d'eau chez Hésiode, de terre et de feu chez Parménide, de sang chez un grand nombre, la quintessence des quatre élémens chez Zénon, un nombre mobile en Egypte, une nature sans forme en Chaldée. Mais où la logerons-nous ? Dans la poitrine selon Epicure, autour du cœur suivant les Stoïciens, au cerveau suivant Hyppocrate, entre les deux sourcils selon Straton. Enfin, l'ame d'Aristote est une *entéléchie ;* et une *entéléchie*, qu'est-ce ? c'est ce qui nous meut. Mais son essence, son origine, sa nature ? Aucun de ces philosophes ne nous en apprendra jamais rien. »

Voilà ce que Montaigne a recueilli chez les philosophes de l'antiquité.

(11) Montaigne s'est complu à peindre une petite contrée de son voisinage, perdue dans les montagnes, ignorée

du monde, heureuse, sans médecins, et se gouvernant par une tradition de coutumes patriarchales, où l'on n'avoit jamais entendu parler de procès, ni vu demander l'aumône, et où l'on mouroit de vieillesse. Un des habitans eut la malheureuse vanité de faire son fils *maître Jehan*. Il l'envoya étudier dans une ville voisine. Le jeune homme, de retour, se fit praticien de village. Le premier de ses voisins à qui l'on *écorna une chèvre*, il lui conseilla d'en demander raison aux juges royaux *de près de là*, et tout fut perdu de proche en proche. A la suite de cette corruption, il prit envie à un médecin des environs d'épouser une de leurs filles, et de s'établir parmi eux. Il commença à leur apprendre le nom des fièvres, des rhumes, des catarrhes, la situation du cœur et du foie, science jusqu'alors très-éloignée de leurs connoissances. Les voilà accablés d'une légion de maladies inaccoutumées, traitées en proportion de la gravité de leurs noms. La paix, la santé, la vie même déchurent de moitié dans cette révolution.

Ce conte piquant est un des plus aimables du livre.

(12) Mener l'humaine vie conformément à sa naturelle condition, est une maxime empruntée des Stoïciens. Mais on sait qu'ils s'étoient fait une nature surnaturelle.

(13) On abuse de tout sans doute : l'ambitieux des encouragemens donnés au bon citoyen trop timide; l'homme personnel s'étaie de ce qui s'adresse à l'ambitieux; mais il est évident que ce que les Sages de la Grèce et de Rome pouvoient dire à leurs concitoyens, n'est plus de saison parmi nous. Ce n'est plus le temps où des dignités de courte durée devoient passer de main en main entre tous les bons citoyens; où ceux qui se prétendoient dignes d'un emploi, se présentoient sur la place publique et le deman-

doient hautement au peuple. Les candidats de nos jours ne revêtent plus la robe blanche. Prenez garde, philosophe, votre maxime est vraie ; mais l'abus descend des meilleures choses : pour un bon citoyen encouragé, votre invitation indiscrète va autoriser mille ambitieux et servir de prétexte à la vile intrigue.

(14) *A cubiculo regis christianissimi.* Il n'est question de cette place de gentil-homme de la chambre que dans le texte du diplôme de citoyen romain. On sait aussi d'ailleurs que Montaigne, apparemment en exerçant cette charge, a servi de secrétaire à Catherine de Médicis, adressant des instructions à son fils Charles IX sur sa vie domestique.

(15) « Comme il ne connoissoit guère d'autre vie que » celle-ci, il a cru qu'il n'y avoit donc rien à faire que » de passer agréablement le petit espace qui nous est » donné. » NICOLE.

(16) Montaigne, dans ses voyages, recherche curieusement les temples des protestans, interroge leurs prêtres et sur-tout le secret des cœurs. Il semble s'applaudir en trouvant leur foi chancelante. Que ceux de nos jours ne craignent pas de l'entendre. De ces premiers protestans nés catholiques, les uns avoient été entraînés pas à pas, les autres n'avoient pas secoué le joug sans un peu de crainte, d'autres le portoient encore à demi. Il s'élevoit dans leur église des sectes rivales qui déjà se calomnioient suivant l'antique usage : comme au temps des premiers chrétiens, la foi protestante devoit avoir ses hésitations, ses Ariens, ses Nestoriens, ses schismes. Spectateur de ces premiers scandales, Montaigne, pour rester étranger à une religion nouvelle encore mal connue, n'avoit pas besoin de la foi des capucins ou des feuillans.

(17) Dans plusieurs passages des Essais, Montaigne fait allusion à la singulière anecdote que de Thou tenoit de sa bouche. Il fut employé par Henri, alors roi de Navarre, et par le duc de Guise, à négocier entre eux un rapprochement. Il s'aperçut, dans leurs entretiens, que Henri ne refuseroit pas d'entrer dans l'église catholique aussitôt qu'un grand intérêt l'absoudroit de la fâcheuse nécessité d'une abjuration; et Guise, ce chef de parti que nous regardons comme un fanatique intraitable, ne lui cacha pas une sorte de penchant pour les dogmes de la nouvelle doctrine. Cette approbation secrète de la liberté de penser des réformés, il la tenoit de son oncle, le fameux cardinal de Lorraine. C'est donc avec des dispositions si étrangères à leur secte, que ces deux célèbres Lorrains poursuivirent les protestans par le fer et par le feu! Montaigne abandonna bientôt ces vaines négociations; il ne voulut tromper personne, ni que personne fût trompé en lui; ce sont ses termes, dont on a fait usage dans le texte; et là où il y eut des secrets délicats à ménager, il ne voulut offrir que la *fidélité du silence*.

(18) Montaigne, en se faisant des jouissances à sa hauteur, est loin de mépriser celles que la foule partage; il n'est pas de l'humeur dégoûtée de ce despote d'Asie, qui offroit des prix à qui lui découvriroit de nouvelles voluptés. Il se saisit de toutes celles que la nature lui a trouvées. Les moins recherchées sont souvent les meilleures. Plut à Dieu, s'écrie-t-il, que je pusse prendre plaisir aux noisettes et à la toupie! Si une joie se présente, il la savoure à longs traits. Passer le temps, dans son dictionnaire, n'est pas tromper l'ennui, et gagner la fin du jour en se défaisant, si l'on peut, des traces de son ennuyeux passage : c'est au contraire allonger ses instans autant qu'il est en soi, les employer, les sentir, en se rendant

compte des sensations qui les marquent, c'est se complaire avec soi, et jouir de la société des autres. Et pourquoi le sage, le savant, le vieillard se refuseroient-ils aux plaisirs et aux jeux ? La sagesse est riante, la sagesse est aimable, la pédanterie seule les défigure ; c'est *Baroco* et *Baralipton* qui enfument le front tenébreux de leurs suppôts.

(19) Dans la contagion qui ravagea sa contrée, Montaigne fit beaucoup d'observations ; il remarqua que les mourans, en expirant ensemble, subissoient la mort sans regret. L'exemple, l'idée d'une fatalité inévitable, sembloient donner à chacun une sorte de paisible acquiescement, bien préférable aux vains soulèvemens du désespoir qui s'efforce de se révolter dans cette lutte inégale. Mais si le nombre des compagnons nous encourage, allons en paix : car jamais il n'en manque, prêts à toute heure à partir avec nous. Dans les campagnes, chez le pauvre, où la mort n'est que la mort, on quitte la vie sans tourmens.

(20) Quand au commencement du 17.e siècle, le nombre des auteurs se fut accru, que tout livre prétendit à la renommée, et qu'avec un peu d'érudition le moindre bel esprit se crut égal au génie, une jalousie inepte se mêlant aux sottes prétentions, Montaigne, peu après sa mort, fut en butte à quelques attaques. Après avoir été calomnié par Scaliger, il fut déprimé par Balsac. Qui s'en souvient aujourd'hui ! Je ne reviens point ici, ou n'insiste pas sur ses admirateurs. J'ai rappelé ce que tout le monde sait, combien lui doit J.-J. Rousseau. J'ai parlé des Anglais ; j'ajoute que le Voyage sentimental est particulièrement plein de traits qui lui sont empruntés. La Bruyère et La Rochefoucauld lui sont également

redevables. Ji cité Molière, qui a eu le bon esprit de l'imiter dans es saillies, dans les raisonnemens sérieux, et de l'étudir à fond dans les développemens du cœur humain. Je e parle pas des autres comiques qui lui ont dérobé mill traits piquans. Beaumarchais en tire autant de Montaige que de Rabelais; mais qui diroit que notre philosophe fourni textuellement un grave refrain de vaudeville à Sedaine? « Nature, jeunesse, santé, sont » trois bon maîtres d'école. » Il est remarquable qu'un même chap é des Essais ait fourni à la fois, à Corneille la belle scè de Cinna et d'Auguste, (traduite il est vrai de Séuèque) et à Voltaire ce beau mouvement d'Alzire, si honorab à la religion chrétienne: « Des Dieux que » nous serv ns connois la différence, etc. » Entre d'autres imagination brillantes dont Voltaire s'est emparé en maître, je crois pouvoir citer ce charmant apologue: « Un » jour quel ques souris se disoient l'une à l'autre, etc. « Disc. VI, de la Nature de l'homme. On trouvera l'idée de ce morcea gracieux dans un passage du Chapitre sur Sébonde. Boileau lui-même savoit son Montaigne: *aiguiser par la queue une épigramme* est une expression de notre auteur.

(21) Qu'il me soit permis de marquer par quelques traits du disciple de Montaigne dont je parle ici, ce que dans la pratique de la morale il devoit au maître. Au sein d'une administration très-orageuse, « j'use avec délices, » écrivoit-il, de la bonne provision de philosophie que » j'ai faite avec Montaigne: il faut quand on est entré » dans une fonction publique pauvre, en sortir pauvre. » Il faut y entrer paisible, et en sortir calme. » Proscrit, fugitif et poursuivi, du fond d'un désert il écrivoit à son ami: « c'est le moment de faire usage de cette philosophie » que vous savez bien que je n'ai pas reléguée dans mes

» livres. Elle n'a pas plus besoin d'un grand étalage dans » la théorie que dans la pratique. Jouir avec modération, » souffrir avec patience, et sur-tout le reste, *que sais-je!* »

Cet homme qui, fait pour la célébrité par ses talens, pour les affaires par son caractère, s'est voué lui-même à une obscurité volontaire par philosophie et par dégoût du monde, n'a jamais rien voulu faire pour laisser un nom connu; mais il avoit des amis à qui ce nom sera éternellement cher et vénérable. C'est J. M.A. Griolet, à 25 ans procureur général syndic du département du Gard en 1790, proscrit en 1793, retiré en 1796 à Gènes, d'où il a refusé de sortir, et où il est mort en 806, après y avoir vécu exclusivement livré à l'amitié, aux soins du commerce et à la botanique.

Fin des Notes.

PQ
1644
V5

Vincens, Émile
Éloge de Michel de Montaigne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY